

Les Cahiers des dix



La bibliothèque personnelle de Joseph-Octave Plessis The Personal Library of Joseph-Octave Plessis

Gilles Gallichan

Numéro 68, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1029290ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1029290ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gallichan, G. (2014). La bibliothèque personnelle de Joseph-Octave Plessis. *Les Cahiers des dix*, (68), 47–92. <https://doi.org/10.7202/1029290ar>

Résumé de l'article

Joseph-Octave Plessis (1763-1825), onzième évêque et premier archevêque de Québec, a laissé une des plus importantes bibliothèques personnelles de son époque. On y compte près de 700 titres d'ouvrages, totalisant 3 000 volumes. Sa collection compte des livres portant non seulement sur la théologie et la religion, mais aussi sur plusieurs autres sujets qui nous éclairent sur l'horizon intellectuel et culturel de cet homme d'Église du XIX^e siècle, attaché aux traditions catholiques, mais aussi confronté à un pouvoir colonial protestant et aux idées libérales du Siècle des Lumières.

La bibliothèque personnelle de Joseph-Octave Plessis

GILLES GALLICHAN¹

« L'une des meilleures manières de recréer la pensée
d'un homme [est de] reconstituer sa bibliothèque. »

Marguerite Yourcenar

Mémoires d'Hadrien

À sa mort, en décembre 1825, Joseph-Octave Plessis, onzième évêque et premier archevêque de Québec, laissait parmi ses biens une des plus importantes bibliothèques personnelles de son époque. Plus de 700 titres totalisant environ 3 000 volumes composent une collection dont l'accent général est certes religieux et théologique, mais qui couvrent un éventail de sujets qui révèlent l'homme à travers ses goûts, ses interrogations et ses champs d'intérêt.

L'historien Gilles Labonté a étudié le contenu de 125 bibliothèques personnelles de la ville de Québec en dépouillant les inventaires notariés de la décennie 1820. Pour ne pas fausser la compilation des données d'ensemble,

-
1. L'auteur tient à remercier Pierre Lafontaine et Frédéric David des Archives de l'Archidiocèse de Québec, ainsi que Peter Gagné des Archives du Musée de l'Amérique francophone pour l'aide remarquable apportée à la réalisation de ce texte. Merci également à James Lambert des Archives de l'Université Laval, à Marie Pelletier des Archives du Séminaire de Nicolet, à Philippe Legault, de Bibliothèque et Archives nationales du Québec pour les renseignements et les conseils donnés. Merci à Yvan Lamonde pour ses corrections et ses commentaires.

il a dû traiter séparément le cas de la collection de Plessis tant elle dépassait celles de ses contemporains². Pour l'époque, la bibliothèque de l'évêque Plessis est exceptionnelle et son contenu nous est heureusement connu par l'inventaire après décès de ses biens dressé au printemps 1826 sous l'autorité du notaire Jean Bélanger de Québec. Qui plus est, la bibliothèque des Archives de l'Archidiocèse de Québec possède toujours environ un tiers des livres et publications provenant de la collection de M^{gr} Plessis. Plusieurs autres se retrouvent dans la collection du Séminaire de Québec, aujourd'hui sous la garde du Musée de l'Amérique francophone et du Musée de la Civilisation et dans quelques autres dépôts de livres anciens, comme les Archives du Séminaire de Nicolet ou les collections spéciales de BAnQ. Il est donc possible, en plus d'étudier l'inventaire de sa bibliothèque, d'examiner concrètement une partie des livres qui ont appartenu à Joseph-Octave Plessis, de prendre connaissance de leur contenu, d'y recueillir des détails matériels qui nous éclairent sur les provenances, sur les reliures, sur les annotations et qui éclairent les usages que Plessis faisait de ses livres.

Le présent article n'est qu'une ébauche qui rend compte d'un essai de reconstitution actuellement en cours de la bibliothèque de Joseph-Octave Plessis, telle qu'elle nous est révélée par l'inventaire après décès de 1826, par le testament de l'évêque, par les titres retrouvés qui ne figurent pas toujours dans l'inventaire après décès³. Dans son ensemble, la bibliothèque de Plessis illustre des aspects de la pensée religieuse, sociale, politique et philosophique de l'évêque de Québec, elle lève le voile sur ses goûts personnels, elle permet aussi de comprendre des facettes de sa pensée politique, certaines de ses stratégies et ses relations avec le pouvoir colonial.

Les livres ont accompagné tout le parcours de la vie ecclésiastique de Joseph-Octave Plessis. L'évêque a bâti sa bibliothèque en partie par ses propres achats, par des dons et par héritage de ses confrères prêtres. Son voyage en Angleterre, en France et en Italie en 1819-1820 lui a permis de faire le plein de nombreux ouvrages et gravures qu'il n'aurait jamais pu se procurer à Québec à cette époque.

C'est donc un regard sur la personnalité intellectuelle de Plessis qu'offre l'analyse de sa collection. Elle nous permet de partager une certaine vision du monde de l'évêque, d'entrevoir le paysage culturel et spirituel qui était le sien. Le livre est ainsi perçu comme un reflet d'intimité et de personnalité qui complète ce que l'on sait de l'homme et de son époque.

2. GILLES LABONTÉ, *Les Bibliothèques privées à Québec (1820-1829)*, Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1986, chapitre VI, p. 254.

3. Un catalogue reconstitué de la collection Plessis sera versé en 2015 sur le site de l'Archidiocèse de Québec.

Formation et carrière

Joseph-Octave Plessis est né à Montréal le 3 mars 1763, trois semaines après que l'on eût signé à Paris le traité qui faisait définitivement du Canada une colonie britannique. Plessis appartient donc à cette cohorte dite de la « génération de la Conquête⁴ », laquelle vivra l'époque de la Guerre d'indépendance américaine et plus tard celle de la Révolution française; elle sera professionnellement active au tournant du XIX^e siècle, et laissera des écrits témoignant de la réalité socioculturelle du Bas-Canada. Cette génération donnera au pays quelques hommes de lettres, plusieurs professionnels et formera la classe politique des débuts parlementaires du Bas-Canada. Elle sera aussi celle d'un renouvellement lent et graduel du vieux clergé issu de France avant la Conquête et elle préparera la génération patriote des années 1830⁵.

Le père de Joseph-Octave, Joseph-Amable Plessy dit Bélair, était forgeron artisan dans le faubourg Saint-Laurent⁶. De son mariage avec Marie-Louise Mennard sont nés 18 enfants et le futur évêque était le septième de la fratrie⁷. Selon le témoignage de son premier biographe Jean-Baptiste-Antoine Ferland⁸, le milieu familial était stimulant tant sur le plan religieux que pour l'encouragement à l'éducation. Chez les Plessis, on récitait le chapelet et on faisait quotidiennement « une lecture de piété⁹ ». Joseph reçoit ses premières leçons de lecture au sein de sa famille, en même temps qu'il apprend son catéchisme. L'enfant manifeste de bonnes dispositions pour l'étude et on le confie aux sulpiciens qui tenaient une école paroissiale.

En 1773, il commence l'apprentissage du latin dans la classe de Jean-Baptiste Curatteau (1729-1790), qui tient école dans sa paroisse de Longue-Pointe. Curatteau poursuit les classes de son élève à Montréal dans le nouveau

4. Notion définie par Bernard Andrès et que Osée Sylvain Nan Kamga, n'hésite pas à appliquer à Plessis. BERNARD ANDRÈS, « La génération de la Conquête : un questionnement de l'archive », *Voix et Images*, vol. XX, n° 2, hiver 1995, p. 286, cité par OSÉE SYLVAIN NAN KAMGA, *Les sermons de Joseph-Octave Plessis et le discours des Lumières (1790-1800)*, Mémoire (Études littéraires), UQAM, 1996, p. 1.
5. BERNARD ANDRÈS ET MARC-ANDRÉ BERNIER, *Portrait des Arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 20-28.
6. La maison des Plessis se trouvait à l'angle des actuelles rues Henri-Julien et Mont-Royal.
7. JAMES H. LAMBERT, « Plessis, Joseph-Octave » DBC (en ligne) www.biographi.ca
8. JEAN-BAPTISTE-ANTOINE FERLAND, *M^{re} Joseph-Octave Plessis, évêque de Québec*, Québec, Léger Brousseau, 1878, 288 p. L'abbé Ferland, né en 1805, a été secrétaire de Plessis dans les dernières années de sa vie et il a pu recueillir du prélat des souvenirs de son enfance qui donnent une valeur ajoutée à son témoignage.
9. *Ibid.*, p. 9.

collège Saint-Raphaël. Plessis est un jeune adolescent lorsque les rebelles américains investissent Montréal pendant l'hiver 1775-1776. L'opinion de ses maîtres sulpiciens inquiets de l'invasion de ces « Bostonnais » révoltés contre une autorité légitime a pu marquer la pensée de l'élève. En 1778, après sa classe de rhétorique, il se rend à Québec pour compléter brillamment son cours classique au Séminaire de Québec.

La vocation religieuse s'impose à son caractère et, en 1780, il reçoit la tonsure des mains de l'évêque de Québec, M^{gr} Jean-Olivier Briand. Tout en poursuivant sa formation en théologie, on lui confie un poste d'enseignant au Collège de Montréal. C'est alors, raconte Ferland, que constatant un certain retard en langue latine, Plessis apprend par cœur en deux semaines le manuel de latin du grammairien flamand Jean Despautère (1470-1520), maintes fois publié depuis le XVI^e siècle et dont les jésuites avaient imposé l'usage dans leurs collèges¹⁰. Ce manuel se retrouvera encore dans sa bibliothèque 45 ans plus tard et figurera dans son inventaire après décès. Par l'enseignement, il s'initie davantage à la lecture des poètes classiques latins qui l'accompagneront toute sa vie. « Il aimait à s'entretenir avec les grands écrivains du siècle d'Auguste, écrit encore Ferland, et avait surtout un goût particulier pour Horace, dont il avait appris par cœur les plus beaux morceaux¹¹. » Nous retrouverons également ces auteurs dans sa bibliothèque.

En 1783, Briand le rappelle à Québec pour en faire son secrétaire. L'évêque le forme à son image et lui transmet sa vision des affaires¹², même après sa démission du siège épiscopal en 1784 et jusqu'à sa mort dix ans plus tard. J.-O. Plessis est ordonné prêtre en 1784 et demeure au service de l'évêché sous l'épiscopat de M^{gr} Mariauchau d'Esgly (1784-1788) et sous celui de M^{gr} Jean-François Hubert (1788-1797). En 1792, tout en poursuivant son travail diocésain, il est nommé curé de Notre-Dame de Québec¹³. Sa bibliothèque personnelle a déjà pris forme à cette époque et il intensifie ses acquisitions.

Malgré son jeune âge - il n'a même pas 30 ans - son expérience fait de lui un personnage de premier plan qui sait se faire bien voir des autorités coloniales. En 1797, M^{gr} Pierre Denaut devient évêque et choisit Plessis comme évêque coadjuteur avec droit de succession. Le choix est agréé par le gouverneur, malgré quelques réserves, mais les événements de la Révolution française et la mort du

10. *Ibid.*, p. 21. Son exemplaire n'ayant pas été retrouvé, on ne sait exactement laquelle des éditions de la *Grammaire abrégée* de Despautère fut celle étudiée par Plessis. Il s'agissait d'une édition en petit format d'environ 17 cm. (In-12).

11. *Ibid.*, p. 22.

12. HENRI TÊTU, *Les évêques de Québec*, Québec, Narcisse Hardy, 1889, p. 458.

13. Voir : JEAN-MARIE LEBEL, « Joseph-Octave Plessis, onzième curé 1792-1805 », *La paroisse Notre-Dame de Québec, ses curés et leurs époques*, Québec, Septentrion, 2014, p. 170-181.

pape Pie VI en exil retardent la confirmation des bulles pontificales et Plessis ne reçoit le titre d'évêque de Canathe qu'en 1800¹⁴. Denaut, décide de conserver sa cure de Longueuil et délègue l'essentiel des responsabilités du diocèse à son coadjuteur. Plessis apprend la discipline du travail mais malgré ses lourdes charges, il lit beaucoup et se réserve tous les jours un temps consacré à l'étude¹⁵.

On raconte qu'il se levait le matin à 4 h 30, faisait ses oraisons et lisait son bréviaire. Il disait ensuite sa messe en observant scrupuleusement les rites de la liturgie. Sa journée de travail débutait à 7 h 30 et ne s'arrêtait qu'au soir. Après son souper, il s'accordait une heure de récréation où il aimait converser et raconter ses souvenirs et ses récits de voyage¹⁶. Ses journées étant largement occupées par la correspondance, il réservait la fin de ses soirées à des « études sérieuses, surtout à celles qui se rattachent aux fonctions et aux devoirs du prêtre ». À l'époque de sa cure, il aurait tenté, dit-on, de consacrer une nuit entière par semaine à la lecture et à l'étude. « Son robuste tempérament et sa forte volonté le soutinrent d'abord dans cette entreprise; mais il dut y renoncer au bout de deux ou trois mois, quand il s'aperçut qu'après une nuit d'insomnie, le jour suivant, il perdait à lutter contre le sommeil autant de temps qu'il avait espéré d'en gagner¹⁷. »

S'il est vrai que la bibliothèque de Plessis est essentiellement consacrée aux « études sérieuses », on y trouve tout de même quelques rares références ludiques. Outre quelques lectures littéraires et poétiques plus légères, notons un traité du jeu de trictrac (backgammon), par J.-M. Fallavel, publié à Paris en 1776 et que Plessis a annoté, révélant un goût et un intérêt bien légitimes pour ce jeu de société. Il possédait d'ailleurs aussi dans son mobilier une petite table de jeu.

Les lectures sérieuses de Plessis ne le préparent pas seulement aux tâches curiales et pastorales, elles lui font comprendre les mécanismes du pouvoir. Les livres faisaient écho aux leçons de politique que M^{gr} Briand avait données à son jeune disciple. Il apprend l'art de négocier et de discuter, d'appuyer ses décisions sur de solides précédents et de manoeuvrer en gardant à l'esprit des points de repère bien arrimés. À Québec, il est confronté à des idées nouvelles qui bousculent les certitudes de l'Ancien Régime, il fréquente des protestants et une population diversifiée avec laquelle il doit composer¹⁸.

14. On donnait aux évêques coadjuteurs des titres d'évêchés disparus depuis l'Antiquité chrétienne. Pour le détail de la vie de Plessis, évêque de Québec, voir : J. LAMBERT, *loc cit.*

15. J.-B.-A. FERLAND, *op. cit.* p. 30.

16. *Ibid.*, p. 126-129.

17. *Ibid.*, p. 31.

18. JAMES LAMBERT, « L'appropriation du pouvoir : l'apprentissage épiscopal de Pierre Denaut et de Joseph-Octave Plessis », *Rapport de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, n° 51, 1984, p. 10.

Pour les affaires politiques, Plessis accepte de seconder le pouvoir colonial, mais s'assure de conserver ses privilèges ecclésiastiques et diocésains à l'abri de la tutelle que l'évêque anglican Jacob Mountain et les proches du gouverneur voudraient exercer sur l'Église de Rome. Il accepte l'alliance du trône et de l'autel, mais défend l'indépendance de l'un par rapport à l'autre. Le loyalisme envers le Conquérant est pour lui le prix à payer pour conserver les nominations aux cures, le droit aux bénéfices ecclésiastiques et la possibilité de fonder des écoles et des collèges catholiques. De ses connaissances sur le droit, sur la politique, sur l'histoire et sur la théologie, Plessis puisera les arguments qui lui serviront à mener habilement la barque de l'Église sur des flots passablement agités.

À la mort de Denaut, en 1806, Plessis lui succède comme évêque en titre. Pendant presque 20 ans à la tête du diocèse, il réussira à consolider la position de l'Église. Il fera reconnaître par le pouvoir britannique son titre d'évêque de Québec, il accèdera, comme son vis-à-vis anglican, au Conseil législatif du Bas-Canada en 1817. Il maintiendra au moins un faible renouvellement de son clergé, fondera des maisons d'enseignement, nommera des évêques suffragants dans son immense diocèse, prélude à la création de la province ecclésiastique et à l'archidiocèse de Québec. C'est avec un réel talent de diplomate qu'il réussit à négocier entre Londres et Rome un espace où l'Église canadienne peut se développer, alors qu'à la même époque, les catholiques de Grande-Bretagne et d'Irlande subissaient toujours le poids de lois restrictives et militaient pour leur émancipation. Même si ses décisions ont parfois créé de fortes tensions au sein du clergé, il a su en conserver l'unité et éviter un schisme¹⁹. À sa mort, en 1825, il était une figure connue et respectée tant dans l'Amérique britannique qu'aux États-Unis où il avait aussi voyagé²⁰.

Sous son épiscopat, l'Église catholique demeure plus militante que triomphante, mais des signes de renouveau se manifestent. L'historien James Lambert peut affirmer que « Plessis imprime à l'Église et au clergé une confiance, une conviction et un sens de direction qu'ils n'avaient pas connus depuis la Conquête et probablement depuis bien avant²¹ ». On peut dire que M^{gr} Plessis a basé son succès sur une rigoureuse discipline de travail, sur la fréquentation de ses ouailles, sur une correspondance suivie avec son clergé et sur son habile personnalité. Il était homme de convictions solides et profondes, enracinées

19. À la fin de son épiscopat, il a dû composer avec la fronde de prêtres du district de Montréal qui contestaient l'autorité de l'évêque suffragant de Plessis à Montréal, Jean-Jacques Lartigue.

20. C. BLAIS et al. *Québec, quatre siècles d'une capitale*, Québec, Publications du Québec, 2008, p. 221-223.

21. J. LAMBERT, « L'approvisionnement du pouvoir ... », *loc. cit.* p. 17.

dans un continuel apprentissage de connaissances et, on le verra, dans une riche documentation rassemblée pendant toute sa vie.

Homme d'Église et bibliophile

Plessis n'est pas le seul prêtre bibliophile de son temps. Il était d'usage qu'un ecclésiastique possède des livres pour alimenter sa foi, sa piété et ses connaissances. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, le livre était vu comme le guide du prêtre, il était sa contribution à la diffusion du savoir. Dans l'esprit de plusieurs ecclésiastiques, posséder une bibliothèque bien choisie était la façon chrétienne d'appartenir à la République des lettres²². La bibliothèque de Plessis se distingue par sa taille et sa valeur. L'inventaire de 1826 l'a évaluée à près de 500 £²³. On ne sait pas à quelle époque le jeune abbé Plessis a commencé à se constituer une bibliothèque, mais quelques dates inscrites par lui dans ses livres peuvent situer l'amorce de sa collection dans les premières années de la décennie 1780.

Au début, Plessis marque ses livres d'une signature et du titre « Eccl. » et, parfois, d'une date d'acquisition. On trouve aussi en signature, « J.O. Év. de Canathe » ou tout simplement les initiales « J.O.P. » Par la suite, on note un fait qui témoigne de l'importance que prend pour lui sa bibliothèque; il s'agit de la commande d'ex-libris qu'il fait imprimer probablement chez John Neilson ou chez Pierre-Édouard Desbarats. L'ex-libris typographique est une étiquette imprimée au nom ou aux armes du propriétaire et que celui-ci colle à l'intérieur de ses livres. C'est une pratique qui apparaît en Europe au XV^e siècle et s'impose au XVIII^e siècle, au point de devenir une branche spécialisée de la gravure²⁴. L'ex-libris peut être constitué d'une gravure sur bois ou sur cuivre, ou d'une lithogravure. Les plus fortunés font marquer le leur sur le cuir même des plats de reliure de leurs livres. Les ex-libris canadiens imprimés sont plus modestes et se présentent comme une simple étiquette d'environ trois par cinq centimètres marquée au nom du propriétaire. Après Plessis, les évêques Signay,

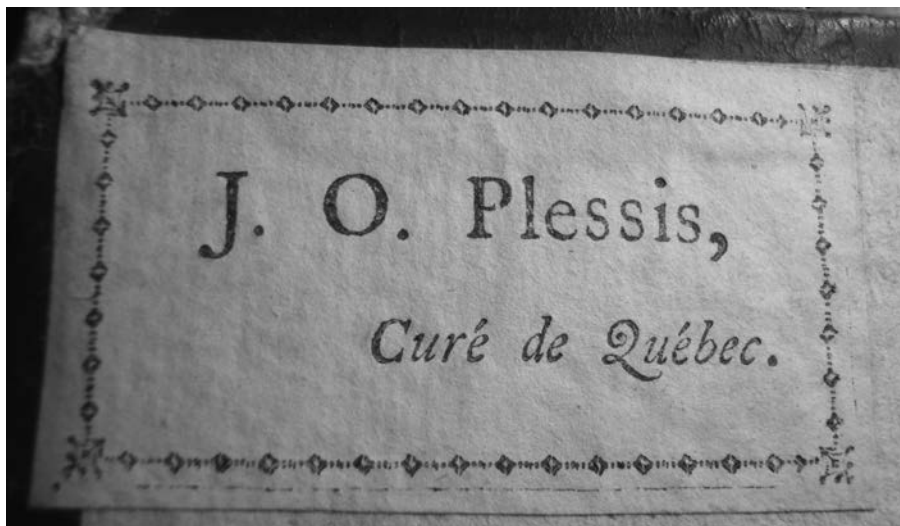
22. JOSÉ MACH, « La bibliothèque du prêtre », dans : *Le trésor du prêtre. Répertoire des principales choses que le prêtre doit savoir pour se sanctifier lui-même et sanctifier les autres*, 10^e édition, Paris, Lethielleux, 1891, p. 78-79.

23. *Inventaire des biens de la succession de feu Joseph-Octave Plessis, Évêque de Québec*, Archives de l'Archidiocèse de Québec, AAQ 31-11A, fonds Joseph-Octave Plessis.

24. « Ex-libris », dans : PASCAL FOUCHÉ et al., *Dictionnaire encyclopédique du livre*, tome 2 (E-M), Paris, Électre-Éditions du Cercle de la Librairie, 2005, p. 159; PAUL-ANDRÉ FOURNIER, *L'ex-libris et les formes changeantes de l'expression identitaire dans les arts graphiques du XV^e siècle à nos jours*, thèse de doctorat (histoire), Université Laval, 1996, 234 p.

Panet et Turgeon feront également imprimer des ex-libris à leur nom²⁵.

Le premier ex-libris que fait imprimer Plessis porte la mention : « J. O. Plessis, Curé de Québec ». Il fut probablement commandé peu de temps après sa nomination à la cure de Notre-Dame, vers 1792. Il est encadré d'une ligne pointillée, rythmée de petits losanges qui rappelle un peu les grains d'un chapelet. Les coins sont ornés de pointes en forme de diamants. Cette commande traduit l'intention du propriétaire bibliophile de bien marquer son titre et son statut social, d'apposer sa marque de propriété dans ses livres et de poursuivre le développement de sa collection.

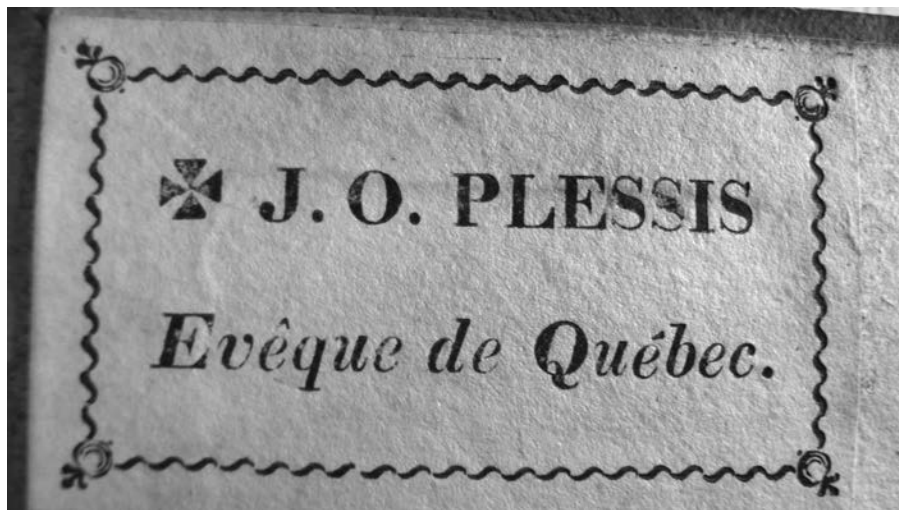


Premier ex-libris typographique de Joseph-Octave Plessis [c1792] AAQ.

Le second ex-libris date vraisemblablement de 1806, on y voit une croix formée de quatre triangles, suivie de l'inscription « J. O. Plessis, Évêque de Québec ». Il est encadré d'une ligne ondulée et les coins sont ornés de petites sphères couronnées de ce qui semble être un trèfle ou une fleur de lys. La présence

25. FRÉDÉRIC ROUSSEL-BEAULIEU, « Les ex-libris en Nouvelle-France, dans la Province de Québec et au Bas-Canada », dans : PATRICIA L. FLEMING et al. *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, tome 1, *Des débuts à 1840*, Montréal, PUM, 2004, p. 219-222.

de cette nouvelle étiquette dans un livre ne nous informe pas sur l'époque où Plessis a acquis tel ou tel livre, car dans presque tous les cas, il a superposé ou remplacé par l'étiquette « Évêque » l'ancienne étiquette « Curé ».



Second ex-libris typographique de Joseph-Octave Plessis [c1806] AAQ.

Les ex-libris ne sont pas les seules commandes d'étiquettes typographiques passées par Plessis. Il fait également imprimer sous ce format des feuillets de prières à 400 ou 500 exemplaires à un coût d'environ 10 chelings²⁶, des billets pour le catéchisme, pour la Sainte-Famille, des dispenses de ban, des dispenses d'alliances, divers formulaires ou mandements, lesquels sont commandés soit à Neilson ou à Desbarats²⁷. Les tirages peuvent varier de 60 à 1200 exemplaires. Il est possible qu'il y ait eu plusieurs tirages de ses ex-libris. Une étude plus poussée des papiers ou de fines nuances de la typographie pourraient le confirmer.

Les livres de Plessis qui sont parvenus jusqu'à nous révèlent quelques-unes de ses habitudes de lecture. Manifestement, il prenait grand soin de ses livres. La majorité de ceux-ci sont reliés plein cuir ou en parchemin et sont très bien

26. MICHEL BRISEBOIS, *L'Imprimerie à Québec au XVIII^e siècle. Les feuilles volantes et affiches 1764-1800*, Québec, Éditions de la Huit, 2005, p. 163-164.

27. AAQ, 31-11-A vol. 12, fonds Joseph-Octave Plessis, Documents privés, 31-11-A, vol. 12

conservés, mais certains témoignent d'un usage plus fréquent et portent quelques signes d'usure²⁸. Rares sont les annotations de sa main inscrites à l'encre, il les faisait plutôt à l'aide d'un crayon à mine très pâle et très discrètement. Il ne soulignait pas les mots ou les phrases, mais traçait parfois dans la marge un léger trait vertical avec le même crayon comme repère pour une consultation future. À titre d'exemple, Plessis a beaucoup étudié et souligné son exemplaire du Rituel du théologien liturgiste français Michel Bauldry, publié à Venise en 1779. Bauldry, qui a vécu au XVII^e siècle, a rédigé un Rituel et Cérémonial romain destiné à contrer les critiques que les protestants adressaient à la liturgie catholique tridentine. Bauldry avait formé à Paris plusieurs sulpiciens en liturgie à la demande de Jean-Jacques Olier et son œuvre a été assurément connue du clergé canadien²⁹. On peut comprendre l'intérêt de l'évêque pour l'étude attentive de cet ouvrage dans le contexte de l'époque.

Dans un autre de ses livres portant sur les ordonnances synodales du diocèse de Bordeaux, Plessis a retranscrit sur 32 pages de soufflage de la reliure, l'office de la Sainte Famille³⁰. Dans les pages d'un autre ouvrage liturgique, il a transcrit des formules de prières latines et un texte de bénédiction pour demander la protection du ciel contre les vermines et les invasions d'insectes³¹. Dans l'index d'un autre livre, il a ajouté des renvois à des références spécifiques qu'il jugeait utiles. Les pratiques de reliure peuvent ainsi cacher d'intéressants usages du livre, servant également de recueil de notes diverses dont les catalogues et les inventaires ne peuvent témoigner.

Plessis fait parfois relier ensemble deux ou plusieurs ouvrages d'un même auteur et qui ont le même format. Il peut de même rassembler des brochures sur un sujet donné et les relier avec une autre publication. On retrouve ainsi reliés avec le premier tome de sa collection des *Statuts du Bas-Canada*, une douzaine de publications juridiques ou législatives sur le Canada qui, bien sûr, n'apparaissent pas à l'inventaire. Le phénomène des recueils factices de brochures ou de publications diverses réunies sous une même couverture est fréquent au XIX^e

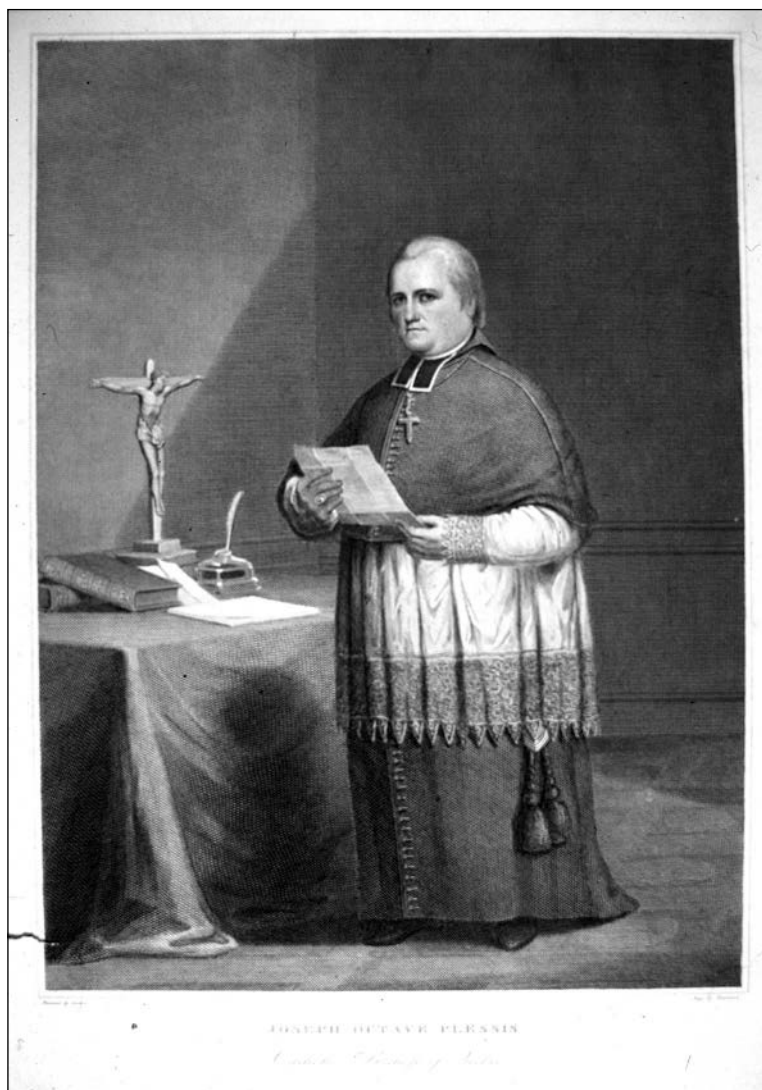
28. Il n'est pas toujours facile d'établir si cette usure est due à des manipulations postérieures à la mort de Plessis.

29. MICHEL BAULDRY, *Manuale Sacrarum Caeremoniarum juxta Ritum S. Romanae Ecclesiae...*, Venise, H. V. Pezzana, 1779, 1 vol. In-4 / 26 cm. Porte l'ex-libris : J.O. Plessis, Évêque de Québec. Bibliothèque des AAQ; « Bauldry, dom Michel », dans M. PRÉVOST et al. *Dictionnaire de biographie française*, Paris, Letouzey et Cie, 1951, tome 5, col. 929-930.

30. ARMAND BAZIN DE BESONS, *Ordonnances synodales du diocèse de Bordeaux...*, Bordeaux, Veuve G. de la Courcy, 1704, In-12 / 17,5 cm. Porte l'ex-libris : J.O. Plessis, Évêque de Québec. Bibliothèque des AAQ.

31. *Rituale Sacramentorum...* Milan, 1736, In-8 / 20,5 cm.

siècle et prive souvent l'historien du livre d'éléments d'analyse des collections de bibliothèques.



M^{gr} J.-O. Plessis dans son cabinet de travail. Gravure d'Asher Brown Durand, d'après un dessin de John James. (Archives de l'Assemblée nationale)

Malgré ses limites, l'inventaire après décès demeure une source de premier choix pour faire l'histoire du livre au Bas-Canada, car en plus des livres, il détaille ceux-ci dans un ensemble de biens qui éclaire la bibliothèque et son environnement³². L'inventaire des biens de Plessis recense ainsi quelques objets trouvés dans la bibliothèque de l'évêque et dont l'existence nous serait inconnue sans cette source, comme des appuie-livres, un petit escabeau, une table « oblong [*sic.*] de merisier », une autre « en bois mou peinte en rouge » et une longue-vue, souvenir sans doute de ses voyages en mer³³.

La formation de sa bibliothèque

Les signatures ou marques de propriété qui sont antérieures à l'acquisition du livre par Plessis révèlent les modes de formation de sa collection. Ainsi, Plessis acquiert des livres provenant de succession de confrères prêtres décédés et dont les bibliothèques ont été vendues ou distribuées parmi les membres du clergé. Une de ses plus anciennes acquisitions, datée de 1783 en page de titre, *Théologie morale* de François Genet, ouvrage publié à Paris en 8 tomes en 1708, a précédemment appartenu à André-Joseph de Montenon de La Rue (1685-1739), ancien curé de Lauzon. Son édition de l'*Histoire du Japon* de François-Xavier de Charlevoix (Paris, 1736, 9 volumes) a été acquise en 1794 et provient de la bibliothèque de M^{gr} Charles-François Bailly de Messein (1740-1794). C'est aussi le cas de son *Histoire du nestorianisme*, du jésuite Louis Doucin, édition de La Haye, 1698. De son maître et mentor, M^{gr} Jean-Olivier Briand, Plessis a conservé symboliquement le traité d'Henry-Marie Boudon, *De la sainteté de l'état ecclésiastique*, édition de Paris, 1740. Son exemplaire de la *Constitution de l'Angleterre* de Jean-Louis De Lolme, publié en français à Londres en 1785, et son *Traité contre les danses* du moraliste français François-Louis Gauthier (Paris, 1785), lui viennent de l'abbé Pierre-Joseph Compain (1740-1806), prêtre et médecin. Parmi les livres de la collection de Plessis, on voit en outre des titres provenant des bibliothèques personnelles de Louis Ango des Maizerets (1636-1721) et de Henri-François Gravé, (1730-1802), deux anciens supérieurs du Séminaire de Québec; de Pierre Conefroy (1752-1816), curé de Boucherville et de Michel-Herménégilde Vallée (1770-1823), curé de Saint-Pierre de Montmagny.

32. YVAN MORIN, « La représentativité de l'inventaire après décès. L'étude d'un cas : Québec au début du XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 34, no 4, mars 1981, p. 515-533.

33. *Inventaire des biens... op. cit.* p. 25.

Il reçoit également en don des livres de ses amis. C'est le cas de l'édition des *Sermons* de Jean-François Copel, dit père Élisée, carme déchaussé (1726-1783), édition de Paris, 1785 en 4 tomes, in-12 que lui offre l'abbé Philippe Desjardins (1753-1833), prêtre émigré de la Révolution française et qui retrouvera Plessis pendant son voyage en France en 1820. M^{gr} Jean-François Hubert, évêque de Québec de 1788 à 1797, lui donne le 4 avril 1781, un traité de théologie dogmatique de Jean-Claude de La Poype de Vertrieu (1655-1732), édition de Paris en 1729. Son protégé, Joseph-Rémi Vallières de Saint-Réal (1787-1847), un bibliophile averti, lui offre vers 1820 un *Rituel du diocèse de Québec* que M^{gr} de Saint-Vallier avait fait publier à Paris en 1703.

On note surtout dans sa collection six titres importants provenant de la Bibliothèque du Collège des Jésuites de Québec et que Plessis reçoit en 1790. On sait que le père Jean-Joseph Casot (1728-1800), dernier représentant de l'ordre des Jésuites au Canada, a fait vers la fin de sa vie quelques dons à ses amis avant de léguer par testament le fonds de la bibliothèque des Jésuites au Séminaire de Québec. Les titres connus provenant du Collège des Jésuites et donnés à Plessis sont les suivants :

- Les *Oeuvres* de saint Ambroise de Milan, Paris, 1661, [en latin] 4 tomes en 2 volumes, In-Folio.
- Jérémie Drexel, *Aloe amari sed salubris suci jujunium...* [sur le jeûne], Anvers, 1649, In-18.
- Les *Oeuvres* de saint Jean Chrysostôme, Bâle, 1530-1531, [en latin] 5 volumes, In-Folio.
- David Lenfant, *La bible augustinienne*, Paris, 1661, [en latin] 1 tome, In-Folio.
- Les *Oeuvres* de saint Léon le Grand, Lyon, 1672, [en latin], 2 tomes en 1 volume, In-Folio.
- Charles Vialart de Saint-Paul, *Geografia sacra*, Paris, 1641, [en latin], 1 volume, In-Folio.

Bien sûr Plessis achète aussi des livres, notamment chez John Neilson lequel reçoit annuellement des arrivages de livres français et anglais d'Europe et qui offre également à sa clientèle un service de reliure. Sur le plat intérieur des *Conférences ecclésiastiques* de Jean-Pierre Cotellet de la Blandinière (1709-1795), édition de Paris en 1786, Neilson a collé la vignette de son commerce offrant des livres « élégamment et proprement reliés, d'après la manière anglaise, française ou italienne ».

Mais c'est grâce à son voyage en Europe en 1819-1820 que Plessis peut se procurer de nombreux titres introuvables à Québec en plus de visiter quelques-unes des plus grandes bibliothèques d'Europe³⁴. Dans son *Journal de voyage*, à la date du 17 avril 1820, il détaille ses commentaires et ses scrupules autour s'une semaine qu'il a consacrée à bouquiner dans le Paris de la Restauration. On y apprend quelques détails intéressants sur ses démarches et sur ses stratégies de bibliophile :

Pendant cette troisième semaine d'avril, l'évêque de Québec s'occupa principalement de l'acquisition d'un certain nombre de livres, tant pour sa propre utilité que pour celle des jeunes élèves de son diocèse. Pour former cette collection, il fallut visiter plusieurs librairies, aller, venir, confronter des éditions, des catalogues, etc. Il n'y a pas de ville au monde où il y ait autant de bons et autant de mauvais livres à vendre qu'à Paris. Indépendamment des vastes magasins des libraires, on en trouve d'exposés en vente sur les quais, les ponts de la Seine, sur les boulevards et dans presque toutes les rues en quantité prodigieuse. Une personne qui n'est pas gênée par sa dignité, qui a du temps à perdre et de l'argent à dépenser, pourrait se composer, dans ses différents endroits, une bibliothèque de telle espèce de livres qui conviendraient à son génie, et à beaucoup meilleur marché que chez les libraires. Mais un ecclésiastique, un évêque surtout, ne peut avec décence s'arrêter longtemps dans ces endroits, à feuilleter et à examiner des livres. Il faut nécessairement revenir aux libraires, et ce fut le parti que prit celui de Québec³⁵.

À Lyon, Plessis passe du temps au séminaire où il applaudit à l'excellente formation et à l'édifiante conduite des nombreux séminaristes. Il y retrouve l'abbé Chouvy, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Lyon et que Plessis qualifie de « bibliomane », mais aussi d'homme « savant et très curieux des bonnes éditions des livres anciens et modernes³⁶ ». Chouvy rassemble « en courant aux encans, une collection d'une centaine de volumes pour l'évêque de Québec, bien choisis et à bon marché³⁷ ». En Angleterre³⁸, comme en Italie, il fait aussi l'acquisition de plusieurs livres de théologie et de droit canon que l'on retrouve dans sa collection. Il acquiert à Rome un livre sur le concile de l'année du jubilé 1725, tenu à Saint-Jean-de-Latran. L'In-quarto (28 cm) avait

34. Sur le voyage de Plessis, voir : GILLES GALLICHAN, « M^{re} Plessis et le journal de son voyage en Europe », *Les Cahiers des Dix*, n° 54 (2000), p. 61-97.

35. J.-O. PLESSIS, *Journal d'un voyage en Europe par M^{re} Joseph-Octave Plessis, évêque de Québec 1819-1820, publié par M^{re} Henri Têtu*, Québec, Pruneau & Kirouac, 1903, p. 413-414.

36. Plessis l'avait connu en Angleterre dans la diligence qui le conduisait de Londres à Douvres. Il était venu en Angleterre pour visiter les bibliothèques. *Ibid.*, p. 63, 369.

37. *Ibid.*, p. 369-370.

38. En Angleterre, il a pu fréquenter quelques librairies à Londres, mais à Douvres, son hôtel était voisin d'un magasin général qui était surtout libraire. *Ibid.*, p. 65.

précédemment appartenu au cardinal Giuseppe Renato Imperiali (1651-1736), un des grands bibliophiles italiens de son époque³⁹.

Ces livres achetés en Europe, souvent de grands formats, ont sans doute presque tous été expédiés par voies terrestre et maritime vers Québec. On imagine mal les voyageurs encombrés de caisses de livres dans les diligences à bord desquelles ils ont traversé des centaines de kilomètres sur des routes difficiles entre Paris et Rome.

Pour un lecteur averti comme Plessis, le voyage en Europe est une occasion unique de visiter quelques-unes des plus illustres bibliothèques du monde. Il consacre une page de son journal à raconter l'histoire et à décrire les salles de la Bibliothèque royale de France, ci-devant bibliothèque nationale et impériale, grossie des collections « de diverses bibliothèques de communautés supprimées⁴⁰ » pendant la Révolution. Pour Plessis, un fâcheux souvenir hante donc cette vénérable institution, laissant au prélat une désagréable impression. Celle-ci est confirmée dans son esprit par la vue d'une statue de bronze représentant Voltaire assis « qui, d'un air goguenard, semble se moquer de tous ceux qui passent auprès de lui. Sans doute il aura été redevable de cette place d'honneur à quelque directeur de la bibliothèque [qui était] du nombre de ses admirateurs⁴¹ ». Plessis, qui craint les idées philosophiques et libérales qui ont fécondé la Révolution française, se défie d'une telle bibliothèque et de ses 300 000 livres et 50 000 manuscrits. Il redoute ce lieu comme l'incubateur des idées qui ont substitué les droits de l'homme au droit divin et qui ont sapé, au nom de la liberté, les bases de la monarchie. Il en traverse les salles, écrit-il, comme un « très grand nombre de curieux qui, comme nous fîmes, parcourent avec rapidité tous ces appartements, sans y ouvrir un seul livre, et seulement pour pouvoir dire qu'ils les ont visités⁴² ». À Paris, les occasions ne manquent pas pour lui de se désoler des malheurs de la Révolution. Il visite dans ce même esprit les « lambeaux de l'ancienne bibliothèque » du Séminaire des Missions étrangères qui fut victime du « pillage des révolutionnaires⁴³ ».

La France qu'il découvre, marquée des stigmates de la Révolution, confirme à ses yeux l'image qu'il s'en est faite et qu'il évoquait dans son célèbre sermon de 1799 : « L'ennemi du salut, jaloux apparemment d'y voir le règne de

39. Plessis y a collé son ex-libris avec celle du cardinal. Imperiali avait failli devenir pape au conclave de 1730, mais l'Espagne, opposée à son élection, avait mis son veto.

40. *Ibid.*, p. 408.

41. *Ibid.* Il s'agit sans doute du Voltaire assis par Houdon.

42. *Ibid.* p. 409.

43. *Ibid.*, p. 391.

Dieu si solidement établi, est venu dans les ombres de la nuit, je veux dire dans les artifices ténébreux d'une philosophie trompeuse, couvrir d'une dangereuse ivraie, de production impie, de livres incendiaires, toute la surface de cette riche et fertile contrée. » Les « semeurs d'ivraie », il les connaît et les a sans doute lus :

Ces barrières une fois rompues, que devient l'homme, mes frères? [...] Jugez-en par ceux de nos concitoyens qui ont eu le malheur de donner dans les principes monstrueux des Diderot, des Voltaire, des Mercier, des Rousseau, des Volney, des Raynal, des d'Alembert et autres déistes du siècle. [...] de tels arbres ne sauraient produire que de mauvais et détestables fruits⁴⁴.

Il aborde avec moins de préjugés les royaumes et duchés de la péninsule et trouve un plus grand plaisir à découvrir les richesses patrimoniales des bibliothèques italiennes. À Milan, le 21 octobre 1819, il ne manque pas d'aller visiter la bibliothèque Ambrosienne et de goûter de vieilles éditions de ses chers poètes latins et d'admirer de vieux manuscrits d'Écriture sainte :

Attenant, à ce collège [de Milan], est la bibliothèque Ambrosienne qui ne compte pas moins de 70,000 volumes imprimés et de 6,000 manuscrits. On y trouve une édition de Virgile par Pétrone, une copie de Flavius Joseph écrite au second siècle, plusieurs lettres originales de S[aint] Charles. On y trouve aussi un volume contenant les épîtres de S[aint] Paul en Arménien, Arabe, Copte [sic], Syriaque, Éthiopien. Dans le même bâtiment est un recueil d'antiques statues, bustes inscriptions, etc.⁴⁵

Quelques semaines plus tard, les bibliothèques de Rome lui ravissent le cœur et l'esprit. Grâce à l'abbé Ostini, attaché à la congrégation de la Propagande et professeur à l'Académie des Nobles, qui lui sert de guide, il se rend dans plusieurs établissements académiques de Rome. Il visite la bibliothèque de l'Université Sapienza, dont il regrette, ici encore, le pillage partiel par les Français pendant les guerres révolutionnaires. Il est impressionné par les 65 000 livres et 1 500 manuscrits du Couvent des Augustins et par la Bibliothèque Casanatense, aussi appelée la Minerve⁴⁶, « qui passe pour la plus considérable après celle du Vatican ». Il y admire un cérémonial romain écrit au IX^e siècle et un manuscrit des constitutions apostoliques datant du VII^e siècle. Il admire surtout dans ces bibliothèques de nombreux clercs rompus à l'étude et au travail intellectuel. Il le note dans son journal à l'intention de ses futurs séminaristes canadiens qu'il souhaiterait aussi avides de connaissances.

44. J.-O. PLESSIS, *Discours remporté à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de Sa Majesté britannique dans la Méditerranée le 1 et 2 août 1798, sur la flotte française. Prononcé dans l'église cathédrale de Québec, le 10 janvier 1799*, Québec, John Neilson, 1799, p. 4-6.

45. J.-O. PLESSIS, *Journal d'un voyage...*, op. cit. p. 164.

46. Elle avait été créée en 1701 par la fondation laissée par le cardinal Casanate (1620-1700) et elle était située dans l'église Notre-Dame sur la Minerve.

Ces bibliothèques, tenues dans le meilleur ordre par des religieux d'une érudition remarquable, sont ouvertes sans frais, tous les jours, à toutes sortes de personnes. Quel plaisir d'y trouver, à toutes les heures, un nombre d'ecclésiastiques, dans un parfait silence, cherchant à fortifier et à étendre leurs connaissances solides et profondes, par la confrontation des nombreux écrivains qui leur présentent ces précieux dépôts de sagesse et de savoir⁴⁷.

À la bibliothèque du Vatican, il admire les fresques :

représentant les grandes actions des papes, la tenue des différents conciles oecuméniques, la fondation des plus célèbres bibliothèques du monde, les portraits de tous les hommes qui ont protégé, encouragé honoré ou propagé les lettres dans différents siècles, le tout avec un air de grandeur et de noblesse qu'il serait difficile de trouver ailleurs. Quelque vaste que soit cette bibliothèque, on construit, en ce moment, un nouveau corps de logis pour l'augmenter⁴⁸.

En se rendant à la bibliothèque de la cathédrale de Sienne, fondée par le pape Pie II au XV^e siècle, il a le privilège d'examiner des manuscrits médiévaux enluminés par les moines bénédictins du Mont-Cassin. Mais il est choqué de voir au milieu de ce lieu de haut savoir, bien en vue sur un piédestal, « trois statues en marbre blanc, représentant les trois Grâces dans un état de nudité qui serait choquant même chez des particuliers ! Ne peut-on être statuaire qu'au dépens de la pudeur ! », s'écrit-il, indigné. Aux grâces toutes féminines de l'Antiquité païenne, Plessis préférerait assurément celles de l'Esprit-Saint, surtout dans une bibliothèque attenante à une église.

La mission de grande portée diplomatique de Plessis en Angleterre, suivie de son voyage *ad limina* à Rome aura été l'occasion pour l'évêque de revenir à Québec avec des livres remarquables et des souvenirs de prestigieuses bibliothèques qui, les uns et les autres, ont sûrement fait le bonheur des dernières années de sa vie.

Les ex-dono et les laurentiana religieux

Si Plessis a acquis et reçu de nombreux livres, il en a aussi beaucoup donné au cours de sa vie. Certains livres offerts par Plessis peuvent être identifiés par un « ex-dono », c'est-à-dire, une mention ou un écrit qui témoigne du don d'un livre à un autre propriétaire. Ainsi, le Séminaire de Nicolet, fondé en 1803 sous les auspices de Plessis, a reçu de lui plusieurs livres pour constituer sa bibliothèque. Un premier aperçu⁴⁹ a permis d'identifier quelques titres qui témoignent de

47. J.-O. PLESSIS, *Journal d'un voyage...*, op. cit. p. 299-300, 313.

48. *Ibid.* p. 265.

49. L'auteur remercie particulièrement madame Marie Pelletier, des Archives du Séminaire de Nicolet pour cette information et pour les recherches qu'elle a effectuées.

l'intérêt de Plessis pour la culture classique, en particulier les auteurs latins et de son souci pour une solide formation des séminaristes; en voici la liste sommaire :

- Nicolas Clenard, *Grammatica graeca*, Paris, 1686.
- Louis-Pierre Siret, *Éléments de la langue angloise ou méthode pratique pour apprendre cette langue*, Paris 1796.
- M. Alletz, *Historiae romanae res memorabiles ex scriptoribus illustribus*, Paris, Colas, 1786.
- Horace, *Remarques critiques sur les œuvres d'Horace*, Paris, 1681-1687, 3 vol.
- Philippe Labbé, *Tirocinium Linguae primogenias vices sive*, Paris, 1683.
- *Le bréviaire romain suivant la réforme du Concile de Trente*, Paris, 1719.
- Jules César, *Commentarium De Bello Gallico et civilis liber*, Paris, 1727

Il est très probable que Nicolet, établissement auquel Plessis attachait une grande importance, ait profité largement des générosités de Monseigneur qui souhaitait en faire un modèle pour la formation des prêtres. Il en va peut-être de même avec le Séminaire de Saint-Hyacinthe, fondé en 1811. Une recherche plus poussée pourra en révéler davantage sur son mécénat.

Il existe d'autres traces d'ex-dono de Plessis. Il remet à l'abbé Louis Gagné (1788-1867), ordonné en 1813 et curé dans la région du Richelieu, un exemplaire du *Portrait d'un missionnaire apostolique* de François Ciquard, brochure imprimée à Québec en 1810⁵⁰. On sait également qu'il a doté le collège qu'il avait fondé dans le faubourg Saint-Roch à Québec pour la formation de futurs prêtres⁵¹. Cet établissement n'a pas survécu à son fondateur et sa modeste bibliothèque aura sans doute été dispersée.

Parfois, l'évêque a servi d'intermédiaire pour procurer des livres liturgiques aux paroisses du Bas-Canada et sans doute aussi en Acadie. Dans l'édition de 1808 d'un missel romain liturgique conforme aux décrets du Concile de Trente, conservé aux Archives du Musée de l'Amérique francophone, on trouve cette note manuscrite de la main de Jacques Panet, curé de L'Islet : « Ce missel qui me coûte, dans une extrême disette de missels, vingt-trois piastres et que Monseigneur Joseph-Octave Plessis, évêque de Québec, m'a procuré à ce prix à moi J[acques] Panet, je le donne à l'oeuvre de la fabrique de la paroisse de

50. M. VLACH ET Y. BUONO, *Catalogue collectif des impressions québécoises 1764-1820*, Montréal, BNQ, 1984, p. 89, no 0380.

51. CLAUDE GALARNEAU, *Les collèges classiques au Canada français*, Montréal, Fides, 1978, p. 22.

Lislette Notre-Dame-de-Bon-Secours. 21 décembre 1812⁵² ». Plessis a donc été un collectionneur bibliophile, mais aussi un diffuseur et « passeur » de livres religieux lorsqu'il s'agissait de soutenir la présence catholique dans le pays.

En outre, sous l'épiscopat de M^{gr} Plessis, l'Église est demeurée un important client des imprimeurs de la capitale. On imprime des catéchismes, des mandements, des lettres circulaires ou pastorales, des cantiques, des rituels, des offices, des livres d'heures, des livres de prières, notamment pour les séminaristes et aussi des sermons⁵³. Deux importants sermons de Plessis ont été imprimés de son vivant, son *Discours à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de Sa Majesté britannique dans la Méditerranée*, imprimé par Neilson en 1799 et son *Sermon prêché par l'évêque catholique de Québec [...], à la suite de la proclamation de Son Excellence le gouverneur en chef [...]*, Québec, Nouvelle imprimerie, 1810. L'un et l'autre servaient si bien la propagande de guerre et les politiques coloniales qu'ils furent rapidement imprimés et libéralement distribués avec le soutien du gouvernement⁵⁴.

Le testament

Parmi les sources qui éclairent l'historien sur la relation privilégiée que M^{gr} Plessis entretenait avec sa bibliothèque, on doit citer son testament rédigé le 19 mai 1825, six mois avant sa mort. Il s'agit d'un testament olographe qu'il a déposé à l'étude du notaire Joseph-Bernard Planté, de Québec. Plessis dispose ainsi de sa bibliothèque et de la plupart de ses biens dont le détail donne un premier aperçu de ses avoirs. Le troisième article du testament se lit ainsi :

Je lègue à mesdits successeurs évêques [de Québec] toute ma bibliothèque, item toute mon argenterie de table, vaisselle, verrerie, coutellerie, poêles, lits, linge de lit et de table, voitures, harnais, animaux, tables, sofas [sic.], chaises, tapis, gravures, miroirs, tableaux, ustensiles de cuisine, et autres meubles généralement quelconques en quelque lieu qu'ils se trouvent⁵⁵.

52. *Missale Romanum ex decreto sacro-sancto Concilii Tridentini, restitutum Pii V Pont. Max. Jussu editum...* Paris, 1808.

MCQ. Collection du Séminaire de Québec. Cet exemplaire a par la suite appartenu à l'abbé Hospice Verreau. Ces missels liturgiques servaient à l'autel pour dire la messe. Jacques Panet (1754-1834) fut curé de L'Islet de 1779 à 1829. Il est le frère de Jean-Antoine Panet, premier Président de la Chambre d'assemblée du Bas-Canada et de Bernard-Claude Panet qui a succédé à Plessis au siège de l'archevêché de Québec.

53. M. VLACH ET YOLANDE BUONO, *Catalogue collectif des impressions québécoises...* op. cit.

54. G. GALLICHAN, *Livre et politique au Bas-Canada, 1791-1849*, Sillery, Septentrion, 1991, p. 75-77.

55. *Testament de M^{gr} Plessis, 19 mai 1825*, AAQ, 31-11A, vol. 14-1 : 3, p. 2

Il détaille par la suite ses soutanes et vêtements sacerdotaux qu'il destine également à ses successeurs à charge de faire de même avec « ce qui ne sera pas usé ». Il cède au Séminaire de Québec, les portraits des gouverneurs George Prevost et John Sherbrooke, deux administrateurs qui ont appuyé Plessis dans son désir de consolider les positions de l'Église. Il recommande que ces portraits soient conservés dans la bibliothèque ou dans la chambre du supérieur. Au 15^e article, il écrit;

Je lègue à Monsieur Pierre-Flavien Turgeon⁵⁶, tous mes manuscrits, excepté les sermons en feuilles et en cahiers qui seront pour Mr Narcisse Fortier⁵⁷. Je les nomme tous deux mes exécuteurs testamentaires les chargeant de faire le [partage] de mes papiers d'avec ceux de l'évêché et de remettre ceux-ci au Secrétariat ou aux Archives et les priant d'accepter pour leurs soins et peines chacun un martyrologe romain [et] chacun un exemplaire de Mirati [*sic.*] en cinq volumes et chacun un gros bréviaire de Cottin [*sic.*]⁵⁸.

Il prévoit que le passif de sa succession risque de dépasser les actifs et que la vente de ses biens sera peut-être nécessaire pour régler ses dettes. Dans ce cas, il précise un ordre de vente qui devra être suivi en commençant par ses chevaux, voitures, meubles, etc. La bibliothèque figure en septième rang avec la mise en garde suivante : « Ma bibliothèque [sera vendue] en observant de ne point mettre en vente les livres qui pourraient nuire à la foi ou aux mœurs, et en commençant cette vente par les plus petits formats ».

Dans un codicille ajouté au document le lendemain, 20 mai 1825, il donne d'autres précisions concernant ses livres :

Les livres de ma bibliothèque marqués au nom de M^{re} Briand appartiennent au Séminaire de Québec, il faut les lui rendre ainsi que quelques autres volumes marqués au nom dudit Séminaire et que j'ai empruntés occasionnellement, il y en a aussi qui appartiennent à la cure de Québec, peut-être trois ou quatre. Le Tertullien, en 3 volumes In-Fol. appartient à la bibliothèque du chapelain de l'Hôpital général de Québec. Les livres venant de feu Rigau-

56. P.-F. Turgeon (1787-1867), il fut son secrétaire pendant son voyage en Europe et sera, avec Narcisse Fortier, un des liquidateurs de sa succession. En 1825, il est procureur du Séminaire. Il succédera à Plessis en 1850 à titre d'archevêque de Québec.

57. Narcisse Fortier (1800-1859), ordonné prêtre en 1824 et secrétaire de l'évêché de 1824 à 1829. Il sera par la suite curé à Saint-Michel de Bellechasse.

58. *Testament... op. cit.* Les ouvrages offerts aux exécuteurs testamentaires sont : *Martyrologium romanum ad novam Kalendarii rationem et ecclesiasticae historiae veritatem restitutum* Gregori XIII..., en 5 tomes, In-4o l'inventaire ne fournit pas suffisamment de précisions pour identifier l'édition; et *Bréviaire romain, suivant la réformation du S. Concile de Trente, imprimé par le commandement du S. pape Pie V...*, imprimé à Paris en 1781, par Augustin-Martin Lottin, 4 tomes, In-8. Plessis possédait en effet deux exemplaires de chacun de ces deux titres qu'il réservait à ses liquidateurs de biens.

ville⁵⁹ marqués de R.P. ainsi que ceux qui portent le nom de Tonnancourt⁶⁰ et ceux qui sont au nom du Chapitre de Québec, appartiennent à l'évêché. J'y joins les miens dont quelques-uns ne sont point du tout marqués. La plupart le sont en mon nom⁶¹.

Il précise encore que les portraits qu'il possède de ses prédécesseurs : Saint-Vallier, Pontbriand, Briand, Desgly et Denaut appartiennent aussi au Séminaire⁶².

Malgré les dettes de Plessis qui étaient nombreuses, sa bibliothèque n'a pas été vendue à l'enchère. C'est son successeur, M^{sr} Bernard Panet qui a déboursé à la succession 555 £, le 31 octobre 1826, pour récupérer la bibliothèque et les meubles qui s'y trouvaient⁶³.

Ces notes testamentaires représentent un autre témoignage de l'évêque et de sa relation aux livres. Sa volonté de léguer sa bibliothèque comme la plupart de ses biens à ses successeurs (au pluriel) confirme sa volonté de voir le magistère des évêques de Québec s'appuyer sur une base documentaire pérenne, solide et inattaquable sur le plan doctrinal. Elles révèlent aussi que Plessis empruntait des livres au Séminaire ou à l'Hôpital général élargissant l'horizon de lecture de sa propre bibliothèque. Il utilisait aussi des livres de la bibliothèque du chapitre de l'évêché qui avait donc déjà un fonds initial⁶⁴. On y voit chez Plessis une curiosité intellectuelle toujours à la découverte de nouvelles lectures *édifiantes* ou *curieuses*.

Si sa bibliothèque devait être vendue, il s'assure qu'on en retire les livres inscrits à l'*Index librorum prohibitorum* ou qui pourraient nuire à la foi aux mœurs. Préoccupation constante chez les ecclésiastiques pendant tout le siècle, pour qui les mauvais livres étaient comme l'ivraie mélangée au bon grain qui propage l'hérésie et l'impiété. Sous Plessis, il y a peu de condamnation formelle

59. Charles-Régis des Bergères de Rigauville (1724-1780) prêtre québécois, premier curé de Saint-François de Montmagy, chanoine de la cathédrale, confesseur et supérieur de l'Hôpital général, puis de l'Hôtel-Dieu et Grand-Vicaire de l'évêque de Québec.

60. Antoine-Charles Godefroy de Tonnancourt (1698-1757) prêtre trifluvien, chanoine de la cathédrale, supérieur ecclésiastique de l'Hôtel-Dieu de Québec et vicaire général de l'évêque de Québec.

61. *Note sur mes meubles*. 20 mai 1825, codicille au testament de M^{sr} Plessis, AAQ, *op. cit.*

62. *Ibid.* Voir plus bas, à propos de la collection de portraits et de gravures de Plessis.

63. AAQ, 31-11-A vol. 14-3, fonds Joseph-Octave Plessis, succession, 31-11A, vol. 14-3.

64. Il est difficile de dater précisément l'origine de la bibliothèque de l'évêché qui existait déjà sans doute au XVII^e siècle. Elle coexistait avec celle de la cure de Québec et celle du chapitre de la cathédrale. Les Archives de l'Archevêché conservent des catalogues manuscrits de la bibliothèque diocésaine, mais postérieurs à la mort de Plessis.

d'imprimés, mais on évitait de favoriser la circulation de mauvais livres⁶⁵. S'il demande de commencer la vente par les plus petits formats (In-18 et In-12), c'est que ces livres étaient plus faciles à trouver sur le marché et que les plus grandes valeurs de sa bibliothèque étaient des ouvrages de grands formats, presque tous des ouvrages de théologie dogmatique, de patristique ou de droit canon qu'il souhaitait voir demeurer dans le patrimoine diocésain.

L'inventaire après décès

L'inventaire des biens constitue la source principale nous révélant l'ensemble du contenu de la bibliothèque de Plessis. Il a été dressé entre le 14 et le 18 avril 1826 sous la responsabilité du notaire Jean Bélanger de Québec⁶⁶, car le notaire Planté, qui avait reçu et homologué le testament du défunt, est décédé à son tour le 14 février 1826 quelques semaines après l'évêque. Bélanger a donc pris le relais pour procéder aux dernières volontés de l'évêque de Québec. L'inventaire après décès a été fait en collaboration avec les exécuteurs testamentaires, Pierre-Flavien Turgeon, ancien secrétaire de M^{gr} Plessis et alors procureur du Séminaire de Québec et Narcisse-Charles Fortier, secrétaire de l'évêché de Québec depuis 1824. Ils étaient assistés dans ce travail par le notaire Jacques Voyer qui avait son étude rue Saint-Joachim à Québec.

L'évêque de Québec logeait alors dans des appartements du Séminaire de Québec. Dans une maison voisine, propriété du Séminaire se trouvaient le secrétariat et les archives de l'évêché. C'est dans cette maison de trois étages, près des appartements de l'évêque, qu'étaient situés la bibliothèque et le bureau de Plessis, ainsi que le logement du secrétaire de l'évêché. Le notaire Bélanger précise :

La bibliothèque léguée par ledit feu Seigneur Évêque à ses successeurs évêques a été estimée par Messire Louis-Joseph Desjardins⁶⁷, prêtre chapelain de l'Hôtel-Dieu, Antoine Parant⁶⁸ et

65. Il y eut le cas du journal *Le Canadien* en 1810 et de la brochure de l'abbé Augustin Chaboillez sur le gouvernement ecclésiastique de Montréal, en 1823. Voir : PIERRE HÉBERT, *Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié (1625-1919)*, Montréal, Fides, 1997, p. 44-54.

66. Son étude était située à l'angle des rues Saint-Jean et Colin. *Quebec Directory or Strangers' Guide in the City for 1826* [...], Québec, T. Cary, 1826, p. 9.

67. Louis-Joseph Desjardins (1766-1848), prêtre français émigré de la Révolution française avec son frère, l'abbé Philippe-Jean-Louis Desjardins, il fut missionnaire à la Baie-des-Chaleurs, puis chapelain auprès de l'Hôtel-Dieu et des ursulines de Québec.

68. Antoine Parent, (1785-1855), ordonné par M^{gr} Plessis en 1808, il fut l'un des premiers directeurs du Séminaire de Nicolet en 1808, plusieurs fois supérieur du Séminaire de Québec

Georges Hilaire Besserer⁶⁹, prêtres, directeurs du Séminaire, eu égard au temps présent et la livre [étant évaluée] à raison de vingt chelings courant.

Le document compte 79 pages dans un cahier manuscrit relié de format légal de 36,5 cm par 22,5 cm (14,5 par 9 pouces). L'inventaire des livres occupe à lui seul les 26 premières pages et 2 autres pages détaillent le mobilier de la bibliothèque⁷⁰.

Le portrait d'une collection

Plusieurs points retiennent l'attention lorsqu'on examine le catalogue de la bibliothèque de Plessis à la lumière de la carrière de l'évêque de Québec. D'abord, il a conscience de la précarité de son Église. Grâce aux missionnaires, le catholicisme a bien essaimé en Amérique depuis deux siècles, mais si la majorité des Canadiens sont catholiques ils sont relativement peu nombreux sur le continent et tous ne manifestent pas le zèle religieux des missionnaires. Avec un pouvoir politique qui est anglican, force est de constater que l'immense diocèse de Québec qui s'étend sur toute l'Amérique du Nord britannique⁷¹ représente un mince glaciais de la catholicité. L'évêque anglican, Jacob Mountain, et le juge en chef Jonathan Sewell voient d'un mauvais œil l'enracinement de l'Église de Rome sur les territoires de l'Empire britannique et, au tournant du siècle, il est clair que l'autorité coloniale ambitionne de la contrôler et de réduire son influence⁷².

D'autre part, les idées nouvelles de liberté, d'émancipation et de démocratie gagnent une portion toujours plus grande des élites canadiennes, notamment la petite bourgeoisie de professionnels qui se développe et qui participe à la vie parlementaire. Les Révolutions américaine et française ont soufflé un vent nouveau dans les esprits et Plessis, dont la conception du monde est celle de l'ordre divin dans une cité guidée par le trône et l'autel, sent les pressions telluriques

entre 1821 et 1848. Il laissa également une importante bibliothèque, voir : *Le Canadien*, 17 août 1855, p. 3.

69. Georges-Hilaire Besserer (1790-1865), ordonné prêtre en 1813, il occupa plusieurs cures et fut directeur du Séminaire de Québec de 1820 à 1828.

70. *Inventaire des biens de la succession de feu Joseph-Octave Plessis, évêque de Québec*, AAQ, Fonds Joseph-Octave Plessis, 31-11 A, vol. 14-2.

71. Depuis 1783, le diocèse de Baltimore regroupe les catholiques vivant sur le territoire des États-Unis.

72. JEAN-PIERRE WALLOT, « Sewell et son projet d'asservir le clergé canadien (1801) », dans *Un Québec qui bougeait, trame socio-politique au tournant du XIX^e siècle*, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1973, p. 169-182.

que ces idées font peser sur l'équilibre de la société⁷³. Plessis abhorre l'oeuvre des philosophes du XVIII^e siècle, il est rigoriste pour les pratiques de jeûne et de prières; mais le contexte d'une ville comme Québec, multiconfessionnelle, carrefour portuaire, capitale politique et militaire, l'oblige à adopter un certain esprit de tolérance.

Vivre et lire au confluent des idéologies et des religions

Ces préoccupations se traduisent dans sa documentation par des titres qui démontrent que, loin de fuir le débat, l'évêque sait argumenter en s'appuyant sur une tradition millénaire et pérenne pour défendre son magistère. Il se doit de savoir au besoin défendre la doxa catholique contre les convictions des protestants avec lesquels il se trouve quotidiennement en contact. Il apprécie des ouvrages critiques sur les bibles protestantes, comme celui de Thomas Ward (1652-1708) théologien anglais converti au catholicisme. Plessis possède plusieurs livres d'auteurs de l'École de Douai, ce séminaire catholique français qui a formé de nombreux prêtres missionnaires catholiques, lesquels ont oeuvré en Grande-Bretagne. Il compte notamment quatre titres de John Milner (1752-1826), évêque et polémiste anglais formé à Douai. À propos de ce dernier qui travaillait activement à l'émancipation des catholiques en Angleterre, le gouverneur James Craig soupçonnait Plessis d'entretenir avec Milner une correspondance secrète, ainsi qu'avec des évêques militants de l'Irlande⁷⁴. Plessis possède les livres de son confrère Edmund Burke (1753-1820), d'origine irlandaise, ancien professeur au Séminaire, curé à l'Île d'Orléans et futur vicaire apostolique en Nouvelle-Écosse.

Il lit des auteurs catholiques qui se portent à la défense de la foi, mais il ne repousse pas d'emblée la lecture d'auteurs protestants surtout quand leurs œuvres s'élèvent à un niveau de spiritualité qui jette des ponts de tolérance réciproque entre les religions. C'est le cas de Jacques Abbadie (1654-1727), pasteur huguenot français, chassé de France comme beaucoup d'autres par la révocation de l'Édit de Nantes (1685) et qui a vécu en Prusse et en Grande-Bretagne. Plessis possède deux exemplaires de son *Art de se connaître*, édition de La Haye, 1749. Le philosophe allemand Jean-Auguste baron de Stark (né en 1741) publie des *Entretiens philosophiques sur la réunion des différentes communions chrétiennes*, l'édition française de 1818 – sans doute achetée à Paris – figure à son catalogue. C'est un ouvrage protestant que l'on peut qualifier d'esprit humaniste

73. FERNAND OUELLET, « M^{gr} Plessis et la naissance d'une bourgeoisie canadienne (1797-1810) » dans : *Éléments d'histoire sociale du Bas-Canada*, coll. « Les Cahiers du Québec », Montréal, HMH, 1972, p. 235-254. Voir aussi la note 44.

74. J.-B.-A. FERLAND, *op. cit.* p. 87.

et oecuménique. Il possède aussi les lettres sur l'histoire (*Letters on the study and use of History*), édition de Londres en 1779, d'Henry Bolingbroke (1678-1751), qui fut négociateur anglais pour le traité d'Utrecht en 1713, philosophe déiste et grand critique des religions révélées. Il fut, dit-on, un des inspirateurs de Voltaire.

Dans l'ouvrage de Joseph Fletcher (1784-1843), un théologien protestant écossais, intitulé *Reflections on the Spirit of Religious Controversy* (Londres, 1804), Plessis a marqué les pages 230 et 231 qui traitent justement de la tolérance religieuse. Il lit aussi M^{gr} Jean-Baptiste Duvoisin (1744-1813), docteur en théologie de la Sorbonne, prêtre exilé de la Révolution qui est rentré en France au moment du Concordat, a été nommé évêque de Nantes sous Napoléon et qui a négocié entre Paris et Rome à cette époque difficile. Plessis possède sa *Démonstration évangélique, suivie d'un essai sur la tolérance* (Paris, 1821).

Plessis puise sa plus grande inspiration sur les idées nouvelles et sur la tolérance dans les œuvres du pape Benoît XIV (1675-1758), né Prospero Lambertini et pape de 1740 à 1758, dont il possède une monumentale édition des œuvres complètes de 15 tomes en 11 volumes In-folio, publiées à Venise en 1787-1788. Benoît XIV est considéré comme un pape d'ouverture aux idées de son temps. On le surnomma « le pape des Lumières ». Il s'intéressa aux sciences et à l'industrie et amorça des réformes dans les États pontificaux. Il eut des relations diplomatiques avec Frédéric II de Prusse et accorda audiences et bénédictions à Voltaire qui lui dédia sa pièce *Mahomet*⁷⁵. Benoît XIV décréta les conditions canoniques des mariages interreligieux, un point qui intéressait au premier chef l'évêque de Québec. Il fut aussi à l'origine de plusieurs réformes liturgiques sur les sacrements. On doit en outre à ce pape une lettre apostolique déplorant le traitement inhumain que les puissances coloniales infligeaient aux Amérindiens. Dans le même esprit, Plessis a les œuvres du cardinal H.-S. Gerdil (1718-1802), en six tomes In-folio, (Bologne, 1774-1791), un théologien proche du rationalisme des Lumières, mais qui demeura toujours fidèle à l'Église.

C'est davantage en raison du contexte dans lequel il se trouve que par conviction profonde, que Plessis s'ouvre à la tolérance malgré ses certitudes théologiques et ses méfiances envers le philosophisme, le protestantisme, l'hérésie et l'impiété. Prosterné devant un roi anglican et schismatique qu'il déclare en chaire instrument de la volonté et de l'autorité divine, il peut difficilement d'un même souffle jeter l'anathème sur le trône. Il s'inspire d'ailleurs volontiers de penseurs

75. JEAN ORIEUX, *Voltaire ou la royauté de l'esprit*, Paris, Flammarion 1977, tome I, p. 284-286. De son côté, Voltaire savait se montrer bon joueur et « tolérer » une messe au besoin.

catholiques qui ont eu à négocier avec les autorités de l'Église d'Angleterre et qui l'ouvrent à la tolérance que l'on réclame pour les catholiques tant en Grande-Bretagne qu'au Canada. C'est le cas d'Arthur O'Leary (1729-1802), franciscain irlandais, devenu aumônier de l'ambassade d'Espagne à Londres et qui a entretenu des relations soutenues avec de nombreux parlementaires anglais, dont Edmund Burke et Charles Fox, pour faire reconnaître les droits des catholiques du Royaume-Uni. Plessis possède deux livres d'O'Leary : *Miscellaneous Tracts* (Londres, 1782) et *Defense of the Conduct and Writings*, (Londres, 1777) dans lesquels, il a souligné de nombreux passages, notamment relatifs aux œuvres de John Wesley, fondateur de l'Église méthodiste.

Il s'intéresse aux livres théoriques, mais aussi pratiques, comme le *Manuel des missionnaires*, de Jean-Noël Coste (1751-1796), édition de Rome, 1801, qui se voulait un guide pour les prêtres appelés à ré-évangéliser la France, largement déchristianisée par la Révolution. Ces prêtres, devenus les nouveaux missionnaires d'un vieux pays catholique, étaient confrontés à l'athéisme et aux nouvelles règles de l'état civil non confessionnel. Il pouvait de même apprécier le *Triomphe de l'évangile* (4 tomes, Lyon, 1805) de Jean-François-Anne Buynand des Échelles (1773-1811) éditeur-libraire lyonnais et polémiste qui se faisait fort de combattre « d'une manière victorieuse les sophismes de l'incrédulité ».

Même en contact avec les idées nouvelles du siècle et la présence de plusieurs confessions dans son diocèse, Plessis demeure un catholique orthodoxe et fidèle au dogme et un conservateur allergique aux principes de la démocratie que certaines élites politiques canadiennes font circuler parmi ses ouailles. Même si les journaux ne figurent pas dans le catalogue de sa bibliothèque, il les lit et s'indigne par exemple des « ravages » que *Le Canadien* de Pierre Bédard, « ce misérable papier », provoque « dans le peuple et le clergé. Il tend à anéantir tous les principes de subordination, et à mettre le feu dans la province. » Il abhorre « le souffle empoisonné de certains papiers séditeux qui, depuis quelques années, circulent dans cette province⁷⁶ ».

La réalité de la diversité des confessions religieuses et les idées philosophiques des Lumières représentent donc une trame importante de la bibliothèque de Plessis⁷⁷. Mais, c'est pour mieux connaître l'autre, répondre à ses objections et le combattre que Plessis s'avance en « territoire ennemi ». On compte 25 titres de sa collection qui

76. J.-O. PLESSIS, lettres à Jean-Henri-Auguste Roux, 4 déc. 1809 et 4 avril 1810, citées par YVAN LAMONDE, *Histoire sociale des idées au Québec 1760-1896*, Montréal, Fides, 2000, p. 52.

77. Osé Sylvain Nan Kamga a constaté la présence de ces préoccupations en analysant les sermons de Plessis. *Op. cit.*

portent sur le protestantisme, 15 sur les lois religieuses en Grande-Bretagne, 5 sur l'athéisme, 33 sur les polémiques religieuses et 41 sur la philosophie⁷⁸.

Jansénisme, gallicanisme et ultramontanisme

Plessis a été témoin des débats religieux qui ont divisé l'Église catholique française aux XVII^e et XVIII^e siècles et qui ont eu des conséquences au Canada. Le jansénisme, né au cœur de la contre-réforme, a soulevé une longue controverse en France. Le roi voyait dans ce mouvement une contestation à l'absolutisme, le pape et les Jésuites, une dérive sectaire. Après des années de querelles et de controverses, le pape Clément XI condamnait le jansénisme par la bulle *Unigenitus* (1713), mais l'action de Rome est apparue à plusieurs comme une ingérence indue dans les prérogatives de l'Église de France, ce que l'on appelle le gallicanisme. Au cours du XVIII^e siècle, ces affaires religieuses tournent davantage à l'affrontement politique que sur des questions dogmatiques ou théologiques. C'est dans cet esprit de polémiques religieuses que les jésuites sont chassés de France (1764) avant d'être abolis par le pape lui-même en 1773⁷⁹. La pensée gallicane se développe jusqu'à la Révolution française et favorise la création d'un clergé national avec l'adoption de la constitution civile du clergé (1790) et la nationalisation des biens d'Église. Le pape ayant condamné cette nationalisation du clergé, il s'en suit une profonde division entre les prêtres assermentés et les réfractaires, dont plusieurs ont émigré et certains jusqu'au Bas-Canada. Le concordat de 1802 signé entre Bonaparte et le pape Pie VII règle cette crise, mais laisse une Église française encore très contrôlée par le pouvoir politique et l'ascension de Napoléon accentue le phénomène.

À la fin de l'Empire, un courant religieux vise à affranchir l'Église française de la tutelle politique en se tournant vers Rome pour la doctrine et pour l'organisation ecclésiale. On appelle ce mouvement l'ultramontanisme. Lorsque Plessis voyage en Europe, il est en contact avec les débuts de cette idéologie comme avec des ténors de la contre-révolution qui se réclament d'un néo-gallicanisme royaliste militant. Il rencontre des acteurs et des écrivains catholiques, contemporains de la Révolution et qui articulent une réflexion nouvelle autour des événements qui ont ébranlé l'Ancien Régime depuis 1789, ou qui y voient les desseins impénétrables de la Providence. Plessis puise dans leurs ouvrages des idées qui confortent ses opinions - ou qui les bousculent parfois.

78. Ces chiffres sont donnés à titre indicatif et pourraient être revus à la hausse après avoir terminé le travail de reconstitution du catalogue de la bibliothèque de Plessis.

79. La Société supprimée par Clément XIV a été rétablie par le pape Pie VII en 1814. Les jésuites disparus au Canada avec la mort du père Casot en 1800 y sont revenus en 1842.

Il est clair que ces questions à la fois politiques, sociales et religieuses intéressaient au plus haut point l'évêque de Québec. Malgré une tradition favorable à un clergé national, l'Église canadienne ne souhaitait pas voir le pouvoir colonial britannique et anglican encadrer et limiter ses libertés. C'est pourquoi la pensée ultramontaine a trouvé un terreau fertile au Bas-Canada. Le pouvoir romain devenait un contre-pouvoir à celui de Londres et pouvait donner un espace d'autonomie religieuse que le clergé devait cependant compenser par un total loyalisme politique envers la couronne. Plessis savait faire comprendre aux autorités coloniales qu'il était dans l'intérêt supérieur de l'Empire britannique au Canada de laisser ses privilèges et bénéfices à l'Église de Rome. S'il réussissait sa mission, Plessis pouvait consolider la position de l'Église en démontrant que le trône avait besoin de l'autel pour se maintenir et pour contrer les oppositions libérales qui s'exprimaient de plus en plus sur la scène politique. Pour bien comprendre tous les éléments de cette équation, l'évêque pouvait puiser dans ses livres où le dogme s'éclairait par l'histoire.

Plessis avait quelques auteurs jansénistes dans sa bibliothèque, dont Pierre Nicole (1625-1695), Antoine Arnauld (1612-1694) et Pasquier Quesnel (1634-1719), ce dernier directement condamné par la bulle *Unigenitus*. Sur la querelle suscitée par ce document, Plessis avait l'*Histoire de la constitution Unigenitus*, édition de Liège, 1741, écrite par Pierre-François Lafiteau, évêque de Sisteron et frère du missionnaire jésuite Joseph-François Lafiteau, auteur de remarquables écrits sur les Amérindiens de la Nouvelle-France.

Plessis a acquis plusieurs titres portant sur le gallicanisme, tant pour sa défense que pour en faire une critique parfois sévère. Ses lectures prennent une dimension particulière lorsqu'elles s'éclairent de rencontres personnelles avec les auteurs. Pendant son voyage en France, Plessis rencontre Denis Frayssinous (1765-1841) ecclésiastique français, formé par les Sulpiciens à Paris. Il a vécu dans la clandestinité pendant la Terreur. Il se fait une réputation de grand prédicateur dès les années 1800. Fervent royaliste, il devient une figure marquante de la Restauration. Gallican de stricte obédience, il est nommé aumônier du roi en 1821 et est élu à l'Académie française. Il devient même ministre de l'Instruction publique et des Cultes sous le gouvernement Villèle en 1824 et il suivra Charles X en exil après la Révolution de 1830.

Plessis fait sa rencontre en 1820 à Orléans au moment d'un prêche et quelques semaines plus tard, il va l'entendre à l'église Saint-Sulpice à Paris. Il admire son talent, il écrit à son sujet :

ses savantes conférences [...] ont ramené à la vraie foi un si grand nombre d'esprits égarés par les fausses lueurs du philosophisme. [...] L'abbé Frayssinous parle avec

l'autorité d'un docteur qui sait bien que ses raisonnements sont sans réplique. Il ne dissimule pas les objections; il les présente dans toute leur force, mais en même temps il les met en poudre⁸⁰.

De ce grand orateur gallican et pourfendeur des idées libérales, Plessis possède la deuxième édition des *Vrais principes de l'Église gallicane*, publiée à Paris en 1818, où l'auteur détaille les implications des concordats signés entre la France et le Saint-Siège.

Parallèlement, Plessis découvre, comme ses contemporains, la pensée ultramontaine de Félicité de Lamennais. Ce dernier critiquait l'alliance étroite du politique et du religieux qui risquait, en cas de révolution, d'entraîner l'autel avec le trône. L'ultramontanisme du départ n'était pas un appel à la théocratie, mais bien l'établissement d'une saine frontière entre le spirituel et le temporel, évitant d'associer toute critique de la monarchie à une hérésie. Quatre des premiers titres de Lamennais figurent au catalogue de l'évêque :

- *Tradition de l'Église sur l'institution des évêques*, en 3 tomes, Liège, 1814.
- *Réflexion sur l'état de l'Église en France...*, Paris, 1819.
- *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Paris 1821.
- *Défense de l'essai sur l'indifférence en matière de religion*, Paris, 1821.

Il avait aussi l'ouvrage d'Étienne Jondot (1770-1834) *L'Anti Pyrrhonien*, Paris, 1821, qui était la réplique à l'*Essai sur l'indifférence* et qui avait suscité la parution de la *Défense de l'essai*.

Plessis possède aussi *Controverse pacifique sur les principales questions qui divisent et troublent l'Église gallicane*, en 3 tomes, publiés à Londres entre 1802 et 1806. C'est un ouvrage pionnier de l'ultramontanisme de Pierre-Louis Blanchard (1758-1826), théologien et polémiste français, prêtre émigré en Angleterre sous la Révolution, il est passé de l'école gallicane à l'ultramontanisme. Il a vivement critiqué le Concordat de 1802 qui accordait une grande latitude au pouvoir politique dans les affaires de l'Église, ce qui lui a valu des reproches de la part des autorités romaines. Ses critiques réitérées de la politique complaisante du pape avec Napoléon conduiront à la condamnation formelle de ses œuvres par Rome, mais seulement en 1827 après la mort de Plessis.

80. J.-O. PLESSIS, *Journal d'un voyage.... op. cit.*, p. 385 et 409. Il ajoute plus prosaïquement que « par malheur, il a perdu beaucoup de dents et il faut une grande attention pour ne rien perdre des excellentes choses qui sortent de cette bouche savante. » *Ibid.*, p. 416.

La Révolution

Si les prêches de l'abbé Frayssinous ont impressionné l'évêque de Québec, Plessis est encore plus marqué par sa rencontre avec l'apôtre de la contre-révolution Joseph de Maistre (1753-1821), philosophe, diplomate, historien et polémiste. Il fait sa connaissance à l'occasion d'un dîner à Turin, au Piémont.

Cet homme instruit, bon catholique et d'une conversation aimable, écrit Plessis dans son *Journal*, publia pendant sa légation en Russie, un ouvrage sous le titre *Considérations sur la France* qui fut bien accueilli par le public et lui a donné de la réputation. Il venait d'en publier un autre ayant pour titre : *Du Pape*. L'évêque de Québec désirant le lire en chemin, quoiqu'il pût le trouver en France, lui exprima combien il serait flatté d'en recevoir un exemplaire de la main même de l'auteur, et celui-ci le lui apporta, le soir, à son hôtellerie⁸¹.

Plessis a pieusement conservé ce livre offert par l'auteur et il est demeuré un fervent lecteur de De Maistre même après son retour à Québec. On compte cinq titres de cet auteur légitimiste dans sa bibliothèque :

- *Considérations sur la France*, Paris, 1814.
- *Du Pape*, en 2 tomes, Paris, 1819.
- *De l'Église gallicane dans son rapport avec le Souverain Pontife*, Lyon, 1821.
- *Lettre à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole*, Paris, 1822
- *Soirées de Saint-Pétersbourg*, en 2 tomes, Paris, 1822.

Dans le même esprit, l'évêque de Québec rencontre à Paris Augustin Barruel (1741-1820), un autre ténor de la contre-révolution. Il a lu son traité *Du pape, de ses droits religieux à l'occasion du Concordat* (Paris, 1803) et son *Histoire du clergé pendant la Révolution* (Londres, 1793), cette lecture lui revient en mémoire lorsqu'il visite l'église des Carmes où fut perpétré le massacre de nombreux prêtres réfractaires en septembre 1792 et que Barruel, dit-il, a « décrit d'une manière si touchante⁸² ». Il a surtout lu son maître livre *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, dont il possède l'édition de Lyon, de 1818 en quatre tomes.

Barruel, ancien jésuite, a quitté la France lors de la suppression de son ordre, mais il y revient pour combattre les idées philosophiques des encyclopédistes, dont Voltaire. Radicalement opposé à la Révolution, il émigre en Angleterre et élabore dans ses livres une théorie du complot, voyant dans la Révolution une conspiration de francs-maçons, de juifs et de jacobins qui sont les suppôts des

81. *Ibid.*, p. 357-358.

82. *Ibid.*, p. 88.

philosophes athées ou déistes⁸³. Plessis le voit au printemps 1820 à la maison des Jésuites, rue des Postes à Paris, et le trouve « plus convaincant que jamais », ayant trouvé de nouveaux documents qui révèlent la perfidie des francs-maçons, alliés aux juifs, qui sont à ses yeux responsables « de toutes les plaies qui ont désolé l'Europe depuis 30 ans ». L'évêque de Québec conserve néanmoins un certain esprit critique et conclut : « telles sont les idées de l'abbé Barruel, assez appuyées, en général, mais à travers lesquelles il pourrait se mêler un peu de système⁸⁴ ».

On compte au moins 36 titres dans la bibliothèque de Plessis qui se rapportent à la Révolution française et à ses impacts sur le clergé de France, sur l'épiscopat, sur la vie religieuse, sur les persécutions ou sur le destin du pape Pie VI. C'est sans compter tout ce que les gazettes et autres publications canadiennes ont raconté et qui ont contribué à façonner l'idée qu'un homme comme Plessis a pu s'en faire⁸⁵. On peut dire que la Révolution française a été un thème dominant de documentation et de réflexion pour Plessis. À cet égard, son voyage en France en 1819-1820 a sûrement contribué à lui donner une dimension encore plus grande dans son esprit. On le voit par les très nombreuses références à la Révolution qui ponctuent son *Journal d'un voyage en Europe*.

Les modèles d'éloquence et de rhétorique

« Au commencement était le Verbe », dit la Bible et, pour un ecclésiastique comme Plessis, la prédication et l'éloquence sacrée sont de solides atouts pour rassembler et convaincre les fidèles et pour se faire entendre même des brebis qui ne sont pas de son troupeau. Au Séminaire de Québec, en classe de rhétorique, le jeune Plessis a reçu l'enseignement de l'art oratoire de François Leguerne (1725-1789) et de Urbain Boiret (c.1725-1774). Devenu à son tour enseignant, Joseph-Octave Plessis a développé ce cours et exposé les règles qu'il suivra lui-même dans sa carrière de prédicateur⁸⁶.

Ses deux grands modèles de l'éloquence française classique sont Bossuet et Fénelon. Du premier, il possède une remarquable édition de ses œuvres en 43 tomes, In-octavo (22 cm), publiée à Versailles entre 1815 et 1819 et qu'il s'est

83. JACQUES GODECHOT, *La contre-révolution 1789-1804*, Paris, PUF, 1961, p. 46-55.

84. J.-O. PLESSIS, *Journal d'un voyage.... op. cit.*, p. 410-411.

85. CLAUDE GALARNEAU, *La France devant l'opinion canadienne (1760-1815)*, Québec, PUL, 1970, p. 150-152, 261-267, 278-280.

86. MARC-ANDRÉ BERNIER, « Portrait de l'éloquence au Québec (1760-1840) », dans : B. ANDRÈS ET M.-A. BERNIER, *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence... op. cit.*, p. 415 ; JOHN HARE, « Plessis prédicateur », dans *Joseph-Octave Plessis, Les grands discours publics (1794-1815), édition critique et annotée par J. Hare*, Ottawa, Fontenay, 2002, p. 25-28.

sans doute procurée pendant son voyage en France. Elle contient ses ouvrages théologiques, ses sermons, ses oraisons funèbres et sa correspondance. C'est une très belle édition soignée avec frontispice, reliée plein cuir avec des ornements de simples rinceaux autour des plats. Les derniers tomes qui renferment les tables de matières et les index ont été manifestement plus utilisés et les reliures ont été restaurées plus tard. Le notaire a évalué ce titre à 16 livres, 2 chelings et 6 pences, ce qui est une somme importante pour une collection de livres à cette époque.

Plessis a en outre dans son catalogue trois titres de Bossuet en éditions séparées, son célèbre *Discours sur l'histoire universelle* (Paris, 1744), un *Traité de la communion sous les deux espèces* (Paris, 1691) et, rejoignant les intérêts particuliers de l'évêque, une traduction anglaise : *History of the Variation of the Protestant Churches* (Anvers, 1742).

De « l'Aigle de Cambrai », François de Salignac de La Mothe Fénélon (1651-1714), Plessis possède une belle édition de ses œuvres en 9 tomes, faite à Paris de 1787 à 1792, mais interrompue par la Révolution⁸⁷. Il pouvait cependant se référer à ses *Dialogues sur l'éloquence en général et sur celle de la chaire en particulier* (Paris, 1787). Il s'agit d'un traité formé de trois dialogues inspirés de la forme des textes socratiques. On y insiste sur une prédication qui ne vise pas seulement le talent, la logique et les effets de style, mais dont le but est de joindre l'attention à l'émotion et de toucher les cœurs avec vérité et sincérité. Son admiration pour ces deux géants de la chaire et de la littérature française du grand siècle s'exprime par le fait qu'en plus de leurs œuvres, il conservait dans sa bibliothèque les portraits gravés des deux prélats « avec cadre doré et vitre⁸⁸ ».

Plessis vénère aussi deux autres grands prédicateurs du XVII^e siècle. Louis Bourdaloue (1632-1704), dont il conserve une édition complète de ses œuvres en 16 tomes, In-octavo (Lyon, 1821). Bourdaloue, était ami de Bossuet et influencé par la pensée janséniste. Il garde aussi les 9 tomes, In-octavo, des *Sermons* de Jean-Baptiste Masillon (1663-1742) qui eut l'honneur de prêcher devant le roi Louis XIV et, plus tard, devant le jeune Louis XV. Il plaisait même, dit-on, à Voltaire en raison de sa tolérance et de sa pensée humaniste. Il a inspiré une morale politique et les bases de l'État de droit en affirmant que la loi doit régner avant le souverain pour que l'autorité ne soit plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit.

87. Une première édition complète des œuvres de Fénélon est parue en 1830 et elle compte 36 tomes.

88. *Inventaire des biens... op. cit.*, p. 25

On trouve aussi dans la bibliothèque de Plessis de grands modèles et de beaux exemples de rhétorique avec, notamment, les œuvres de Cicéron, célèbre orateur latin, et celles d'un Père de l'Église reconnu pour son charisme oratoire : saint Grégoire de Nazianze qui a vécu au IV^e siècle.

Pour Plessis, la prédication doit allier une force de conviction à la défense du dogme et de la doctrine⁸⁹. Il se procure le *Cours complet de rhétorique* (Paris, 1811) de Jean-Augustin Amar Du Rivier (1765-1837), homme de lettres et traducteur français, professeur dans plusieurs collèges, nommé en 1803 conservateur de la Bibliothèque Mazarine à Paris. Un bon orateur doit soigner la justesse du mot et l'équilibre de la phrase comme il peut le lire dans le *Traité de la prosodie française* (Paris, 1736) de l'ancien jésuite Pierre-Joseph Thoullier d'Olivet (1682-1768), grammairien, traducteur qui s'est consacré à étudier les accents et à corriger les erreurs les plus communes de la langue française. Membre de l'Académie française, il fut un des artisans de son célèbre dictionnaire.

La formation du clergé

Si Plessis met un tel accent sur l'art oratoire, et en particulier sur l'éloquence sacrée, c'est qu'il en fait un élément majeur dans la formation de ses prêtres. L'art de prêcher sert de base à l'influence qu'un curé aura sur ses fidèles. Sa bibliothèque témoigne de l'importance qu'il accorde à la formation de son clergé. On a vu l'admiration qu'il manifeste devant les séminaristes français et italiens plongés dans leurs études de théologie. Il exige des siens un pareil idéal d'excellence, une discipline rigoureuse et une piété exemplaire. Même si l'ordre des Jésuites a disparu pendant 40 ans de la scène catholique, Plessis est resté marqué par la spiritualité ignacienne. Il possède une édition de Paris en 1762 des *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola. Il peut lire : *La retraite selon l'esprit et la méthode de St Ignace pour les ecclésiastiques*, de François Nepveu (1639-1708), ouvrage publié à Lyon en 1738 et des dizaines d'ouvrages écrits par des jésuites ou par des auteurs formés par les jésuites et fortement influencés par ceux-ci.

La forte discipline d'inspiration militaire de saint Ignace pouvait plaire à Plessis qui souhaitait de son clergé, aux rangs encore clairsemés, la stricte observance et l'obéissance à la hiérarchie. On pourrait multiplier les exemples d'ouvrages de sa bibliothèque destinés à guider la formation des prêtres. Citons de Mathieu Bovet (1620-1657), *Conduite pour les exercices principaux qui se font dans les séminaires ecclésiastiques, dressée en faveur des clercs qui y demeurent* (Paris, 1749) et le *Miroir du clergé* de Laurent-Joseph Cossart (1753-1830), un

89. OSÉE SYLVAIN NAN KAMGA, *Les sermons de Joseph-Octave Plessis... op. cit.* p. 38-43.

compendium de la vie sacerdotale, de ses devoirs et de ses fonctions (Paris, 1817, 2 tomes).

C'est sans doute également en pensant à la formation de ses prêtres que Plessis a rassemblé au cours de sa vie ce qui peut être considéré comme une des collections les plus complètes des œuvres des Pères de l'Église et de droit canon alors disponibles dans le Bas-Canada. Plus de 125 volumes In-folio offrant toute la patristique grecque et latine, allant de saint Jérôme à saint Augustin, de saint Ambroise à saint Jean Chrysostôme, de saint Grégoire le Grand à saint Irénée, en passant par saint Cyrille et Bède le Vénérable, auxquels s'ajoutent d'imposantes collections canoniques comme un recueil des bulles et décrets pontificaux comptant à lui seul 28 tomes. Ou encore, les 30 tomes In-folio des décisions de la Rote romaine, cette cour de justice pontificale qui tranche, entre autres, les cas d'annulation de mariage. Ces livres qui sont des objets de luxe et de grande valeur bibliophilique sont aussi des sources iconographiques de méditation par les frontispices gravés dont ils sont ornés.

Prière, spiritualité et vie religieuse

Le thème de la vie religieuse, de la piété, de l'idéal et de la perfection est un incontournable dans la collection d'un évêque. Plessis devait relire avec émotion le traité d'Henry-Marie Boudon (1626-1702), *De la sainteté de l'état ecclésiastique* (Paris, 1740), lequel provenait de la bibliothèque de son prédécesseur Jean-Olivier Briand⁹⁰. Du même auteur, *Les saintes voies de la croix* (Paris, 1698). Les livres de Boudon invitaient à la spiritualité et à la rédemption sur le modèle de la perfection de sainte Thérèse d'Avila.

Un classique de piété et d'intériorité depuis le Moyen-Âge est l'*Imitation de Jésus-Christ* du moine exégète allemand Thomas à Kempis. Plessis en possède trois exemplaires. Un très bel exemplaire In-folio, publié en latin à Paris à l'Imprimerie royale de France en 1640, relié plein cuir et orné de dorures. Le frontispice est gravé par Claude Mellan, d'après Jacques Stella et le texte est décoré de bandeaux, culs-de-lampe et lettres grises gravées par C. Mellan, le texte est découpé en paragraphes aérés numérotés. Outre ce superbe exemplaire bibliophilique, Plessis avait un exemplaire en anglais, In-octavo, publié à Dublin en 1804. L'ouvrage avait assez d'importance aux yeux de Plessis pour qu'il en commande une édition locale qui est imprimée à Québec par Pierre-Édouard Desbarats à la Nouvelle Imprimerie de la rue Buade. Le titre complet est :

90. L'ex-libris manuscrit de Briand est écrit en latin et n'a pas été biffé par Plessis, comme on le faisait parfois pour s'approprier un livre.

L'Imitation de Jésus-Christ. Traduction nouvelle, avec une pratique et une prière à la fin de chaque chapitre par le R. P. de Gonnelieu, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition, augmentée de l'ordinaire de la messe, de l'abrégé de la Méthode de l'Oraison mentale, des litanies pour la bonne mort (xxi, 543 p. In-12). L'ouvrage est publié en même temps qu'un *Manuel du Chrétien* qui est une contrefaçon de l'édition de Toulouse de 1793. Plessis a accordé à ces pieux ouvrages une approbation diocésaine datée de 1814. Le texte imprimé se trouve souvent inséré dans les exemplaires, celui de l'*Imitation* se lit ainsi :

Joseph-Octave Plessis

Évêque de Québec, &c, &c,

Convaincus que l'Imitation de Jésus-Christ mérite le premier rang entre tous les livres ascétiques, nous approuvons et recommandons aux fidèles de notre diocèse la présente édition de ce précieux ouvrage.

Donné à St-Jean-Port-Joli dans le cours de nos visites,

le 29 juillet 1814

J.-O. Év. de Québec

+ la place du sseau. Par Monseigneur

Cl. Gauvreau⁹¹, Acol. & Secrétaire.

L'évêque affectionne certains auteurs de spiritualité dont il possède plusieurs titres. C'est le cas de Jean-Baptiste-Élie Avrillon (1652-1721), dont il possède sept ouvrages. Avrillon est un théologien français formé par les Jésuites qui est entré chez les Frères mineurs et s'est fait une grande réputation de prêcheur. Plessis a lu ses conseils spirituels pour vivre saintement l'avent et le carême, ses réflexions sur la théologie morale, sur les pratiques de la vie religieuse et sur la dignité de l'âme. Sa spiritualité est intime et recommande la méditation et le recueillement intérieur. De l'abbé Barthélemy Beaudrand (1701-1787), il possède dix titres. Beaudrand est un autre élève des Jésuites dont les œuvres de piété ont connu un immense succès pendant tout le XIX^e siècle. Plessis apprécie ses recueils d'exercices de piété toujours axés sur l'âme du croyant : l'Âme fidèle, intérieure, sanctifiée, contemplative, pénitente, etc. Pour mieux diffuser dans le diocèse les pensées de Beaudrand, il fait rééditer en contrefaçon à Québec, *l'Âme pénitente, ou le Nouveau pensez-y-bien...* que l'évêque fait publier à trois reprises à la Nouvelle Imprimerie de P.-E. Desbarats en 1806, en 1812 et en 1814, et

91. Claude Gauvreau (1796-1822) était étudiant séminariste en 1814, acolyte et secrétaire de Plessis. Il fut ordonné en 1818. Premier chapelain à Saint-Roch de Québec. Mort accidentellement à Sainte-Anne de La Pérade où il était devenu curé en 1821.

L'Âme élevée à Dieu, par les réflexions et les sentiments, pour chaque jour du mois, publié également chez Desbarats en 1811⁹².

Un homme d'Église a particulièrement inspiré Plessis dans son épiscopat : saint François de Sales (1567-1622), évêque de Genève, docteur de l'Église et grande figure de la Contre-Réforme catholique. Canonisé en 1665, sa dévotion débute très tôt en Nouvelle-France ; M^{gr} de Laval place une des paroisses de l'Île d'Orléans sous sa dédicace dès 1679. Plessis lit son *Introduction à la vie dévote* (Lyon, 1775) et sa biographie par Jacques Marsollier en 2 tomes, In-quarto, (Paris, 1707). Au cours des dernières années de sa vie, il s'offre ses œuvres complètes en 15 tomes, In-octavo, publiées à Paris en 1821.

La vie de saint François de Sales a pu le toucher sur le plan de la spiritualité et aussi du fait qu'il fut un évêque contraint de composer avec la société calviniste de Genève et confronté de près à des protestants à une époque encore troublée par les Guerres de religion. Après la crise politique de 1810 et les contraintes qu'il avait subies de la part du gouverneur James Craig, Plessis a pu trouver en François de Sales un modèle d'inspiration. Cette année-là, Plessis rédige un panégyrique de François de Sales demeuré manuscrit et pour la rédaction duquel il a sans doute puisé dans ses livres⁹³.

Plessis possède au moins deux douzaines d'ouvrages consacrés à la prière, à la spiritualité, aux exercices de dévotions et autres trésors des âmes pieuses et une douzaine d'autres encore traitant de théologie ascétique et mystique. Cette littérature révèle davantage qu'on pourrait le croire sur les modèles offerts aux fidèles. Elle développe une sensibilité, définit un programme de spiritualité chrétienne et encadre la vie des individus et des communautés. Le livre religieux établit un lien entre l'espace liturgique réservé au clergé et l'environnement culturel auquel peut participer chaque croyant⁹⁴. Plessis avait compris que la piété offerte en modèle pouvait être un lien rapprochant et unissant les fidèles et le clergé.

Rites et liturgie

M^{gr} Plessis a toujours porté une attention particulière au respect des rites et cérémoniaux de la liturgie romaine. Le rituel catholique, par son faste, ses

92. M. VLACH ET Y. BUONO, *Catalogue collectif... op. cit.*, nos 205-208.

93. J.-O. PLESSIS, *Panégyrique de St-François de Sales, évêque de Genève*, Québec, 1810, manuscrit de 17 p. In-8., Philéas Gagnon, *Essai de bibliographie canadienne*, Québec, 1895, tome 1, no 4253.

94. Sur la production française de livres religieux de cette époque, voir : PHILIPPE MARTIN, *Une religion des livres (1640-1850)*, Paris, Édition du Cerf, 2003, 632 p.

chants, ses processions, le décor de ses églises, la couleur des habits sacerdotaux, impressionne et attire davantage l'attention que la liturgie protestante plus sobre et dépouillée et centrée sur le message biblique. Plessis y voit un avantage pour bien marquer la différence que propose son Église et diffuser son message sur un mode très visible de communication sociale⁹⁵. Une cinquantaine de titres de la bibliothèque de Plessis ont un lien avec la liturgie.

Le Plessis liturgiste se révèle dans cette collection d'offices divers, de missels, de martyrologes détaillant le propre des cérémonies des saints, de rites des sacrements, de bréviaires et de calendriers pour les fêtes religieuses. Ces ouvrages sont le produit des grandes réformes liturgiques issues du Concile de Trente (1545-1563), lesquelles ont été par la suite décrétées dans le monde catholique par les papes Pie V, Grégoire XIII, Urbain VIII et Clément X. On retient à titre d'exemple dans sa bibliothèque le *Traité de cérémonial romain, Pontificale romanum, in tres partes distributum...*, de Giuseppe Catalani (1698-1764), en trois tomes In-folio. L'auteur, un prêtre de l'Oratoire de Saint-Jérôme, fut un liturgiste de grande érudition qui expliquait la genèse des rites et des cérémonies religieuses catholiques. Ses livres sur la liturgie ont fait autorité pendant tout le XIX^e siècle.

Une bonne place est faite dans la bibliothèque aux chants religieux, aux cantiques et à la musique sacrée, étroitement associés à la liturgie. On pense, entre autres à la *Méthode nouvelle pour apprendre parfaitement les règles du plain-chant et de la psalmodie*, du musicologue français François de La Feillée (1700-1764); ou *La science et la pratique du plain chant, où tout ce qui appartient à la pratique est établi par les principes de la science, et confirmé par le témoignage des anciens philosophes des pères de l'Église & des plus illustres musiciens*, publié à Paris en 1673 par le moine bénédictin Pierre-Benoît de Jumilhac (1611-1682)⁹⁶ et qui est considéré comme un chef d'oeuvre d'érudition et de science musicale. Pour bien implanter la musique sacrée à Québec, le diocèse commande chez John Neilson en 1800, un *Graduel romain à l'usage du diocèse de Québec*, un livre de près de 700 pages « conforme à l'édition des grands livres de Lyon ». L'année

95. CLAUDE GALARNEAU, « Le spectacle à Québec (1760-1860) », *Les Cahiers des Dix*, n° 49 (1994), p. 81-82.

96. Outre l'étiquette de Plessis, cet ouvrage porte un ex-libris manuscrit ancien : « Renatj Le Moyne can. Cath. » pouvant laisser croire que ce livre est arrivé très tôt en Nouvelle-France. Des membres des familles Le Moyne et Plessis dit Bélair ont été les élèves de musique de Jean Girard, sulpicien musicologue montréalais du XVII^e siècle. ÉLISABETH GALLAT-MORIN, *Jean Girard, musicien en Nouvelle-France (Bourges 1696-Montréal 1765)*, Sillery et Paris, Septentrion et Klincksieck, 1993, p. 215.

suivante, est publié chez le même Neilson, un *Processionnal romain à l'usage du diocèse de Québec*, contenant une méthode de plain-chant⁹⁷.

Plessis porte aussi un intérêt particulier à l'histoire des sacrements. Il additionne les rapports des conférences ecclésiastiques diocésaines de France, celles de Paris, de Lodève, de Périgueux, d'Agde qui comptent souvent 5 à 6 tomes de grands formats. Les chapitres de ces conférences ne portent pas tous sur les rites et la liturgie, mais s'y réfèrent souvent. Dans son *Journal de voyage*, les observations sur les liturgies locales sont nombreuses, témoignant de l'intérêt de l'évêque de Québec pour ces questions. Ainsi, à Rome, il découvre la pratique des « Quarante heures », lorsque le Saint Sacrement est exposé à l'adoration des fidèles pendant 40 heures consécutives⁹⁸. Cette cérémonie qui encourage le zèle des associations pieuses sera plus tard introduite dans le diocèse de Québec.

Plessis trouve aussi dans sa collection liturgique des références aux ornements et habits sacerdotaux, cette branche de la liturgie appelée la paramentique. On sait qu'il s'acheta et se fit fabriquer plusieurs vêtements liturgiques, son inventaire après décès nous le révèle dans le détail. On conserve encore à la cathédrale de Québec, une superbe chape brodée à ses armoiries. Le voyage en Europe lui aura aussi fait découvrir les pratiques vestimentaires particulières à chaque pays y compris les coiffes et les perruques portées à l'église, à la ville ou à la cour. Il se documentera à ce chapitre en rapportant le livre du théologien érudit français, Jean-Baptiste Thiers (1636-1703), l'*Histoire des perruques* (Avignon, 1787), où l'auteur détaille l'origine des tonsures, des perruques ecclésiastiques, des mitres, des barrettes, des calottes et des camails portés par les prêtres, les abbés et les évêques.

L'histoire, le droit et la politique

Une part non négligeable de la bibliothèque de M^{gr} Plessis est réservée à l'histoire. Un titre sur cinq de sa collection, selon le relevé de Gilles Labonté, porte sur l'histoire ecclésiastique ou l'histoire profane. Dès 1790, il place dans sa bibliothèque les six tomes de *Histoire des différens peuples du monde contenant les cérémonies religieuses et civiles*, d'André Guillaume Contant d'Orville (1730-1800), publiés à Paris en 1770-1771. Outre le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, il a aussi le traité *De la manière d'écrire l'histoire* (1783) de Gabriel Bonnot de Mably (1709-1785), écrivain et philosophe français, frère d'Étienne Bonnot de Condillac. Dans ce livre, l'auteur passe en revue plusieurs des grands

97. M. VLACH ET Y. BUONO, *Catalogue collectif... op. cit.*, nos 466, 479.

98. J.-O. PLESSIS, *Journal d'un voyage.... op. cit.*, p. 276-277.

auteurs historiens depuis Hérodote et Plutarque, jusqu'aux contemporains comme Voltaire ou l'abbé Raynal.

On s'est cependant questionné sur la faible proportion de la bibliothèque de Plessis consacrée au droit et à la politique⁹⁹. On a cru, peut-être à tort, qu'il s'agissait d'un manque d'intérêt de l'évêque pour les questions juridiques ou politiques et qu'il avait limité ses acquisitions en ce domaine à ses stricts devoirs de membre du Conseil législatif où il est nommé en 1817. Dans ce domaine du politique, le nombre apparent de titres peut occulter la réalité. Dans les titres connus du catalogue de la bibliothèque de Plessis, la documentation politique est souvent mêlée aux ouvrages de droit, même de droit canon, et d'histoire. Elle peut être aussi moins visible et cachée dans la collection de brochures de l'évêque qui ne nous est presque pas connue.

Plessis possède tout de même quelques incontournables en documentation juridico-politique. Il avait, par exemple les œuvres du juriste Robert-Joseph Pothier (1699-1772) en 24 tomes publiés à Orléans et à Paris entre 1780 et 1786 et dont plusieurs volumes portent sur le droit civil, le mariage et la propriété. Il possédait aussi les 8 tomes des œuvres de Claude-Joseph Ferrière (1639-1715), édition de Paris de 1760, portant en grande partie sur le droit romain, complété par l'édition du *Corpus Juris Civilis* de l'empereur Justinien, dont Plessis avait probablement l'édition de Genève de 1626¹⁰⁰. Aussi une édition du *Droit de la nature et des gens*, du juriste et philosophe allemand Samuel von Pufendorf (1632-1694) qui a influencé la pensée de Jean-Jacques Rousseau et de Thomas Jefferson. On trouve en outre dans la bibliothèque de Plessis le premier traité en français sur la *Constitution de l'Angleterre*, par Jean-Louis De Lolme (Londres, 1785) et une édition des œuvres complètes du baron de Montesquieu (1689-1755) publiée à Londres en français en 1769. Son célèbre traité *De l'esprit des lois*, inclus dans cette édition, a marqué l'évolution de la pensée politique du XVIII^e siècle.

L'évêque parlementaire a aussi une série des *Journaux* de la Chambre d'assemblée et du Conseil législatif du Bas-Canada et une série des *Statuts* de la province. On a vu que la reliure du premier volume des *Statuts* recélait une douzaine de publications de lois. D'autres exemples de recueils factices ou de publications « reliées avec », aujourd'hui disparues, pouvaient contenir des publications politiques.

99. Moins de 2% des titres de la bibliothèque de Plessis, selon Gilles Labonté.

100. La seule édition correspondant au format et au nombre de tomes indiqués dans l'inventaire après décès.

De plus, une série de brochures de la collection de Plessis n'est pas détaillée dans l'inventaire de ses biens. Les liquidateurs ont simplement noté : « une boîte de pamphlets », c'est-à-dire une boîte de brochures non reliées. Or, on sait que plusieurs publications politiques de l'époque ont paru sous forme de brochures, à commencer par les deux sermons de Plessis (1799, 1810) publiés à son époque, il en va de même pour les titres du juriste canadien François-Joseph Cugnet ou du juge Jonathan Sewell que l'évêque Plessis a sûrement lus. Pensons également aux nombreuses publications officielles du gouvernement colonial, à certains projets de loi, aux règlements parlementaires ou à la relation du procès de David McLane (1797) qui se trouvaient peut-être dans la « boîte de pamphlets ».

On doit aussi considérer que, à titre de conseiller législatif, Plessis avait accès à la Bibliothèque du Conseil qui comptait à son époque près de 2000 volumes¹⁰¹. Il s'agissait d'une collection de droit et de politique exclusivement à l'usage des conseillers, des juges et du gouverneur de la colonie. Un grand lecteur comme Plessis n'a pas dû se priver d'aller y consulter et y lire de nombreux livres qu'il n'a pas eu besoin de s'acheter. Dans cette bibliothèque, Plessis avait à sa disposition les lois de Grande-Bretagne, les Journaux et débats parlementaires britanniques, ceux de la Chambre des communes et de Chambre des lords, les oeuvres de William Blackstone, de John Locke, d'Adam Smith, de David Hume, la constitution des États-Unis, le Code Napoléon, des ouvrages d'économie politique, des recueils de jurisprudence, des revues et des journaux d'Europe et des États-Unis¹⁰². On peut comprendre qu'il n'ait pas senti le besoin de consacrer son budget à des livres qu'il pouvait aisément consulter au parlement. Sans compter les ressources en ce domaine que pouvait lui fournir la bibliothèque du Séminaire de Québec.

Le plaisir de la littérature ancienne et des langues

Les témoignages sont nombreux à propos du plaisir que prenait l'évêque de Québec à lire et à réciter les poètes de l'Antiquité classique. Cet intérêt se traduit dans sa bibliothèque où l'on trouve les oeuvres de plusieurs des grands auteurs grecs et latins. Les premières difficultés de Plessis avec le latin ont bien disparu, car il sait lire dans le texte non seulement les classiques, mais de nombreux livres canoniques et des Pères de l'Église en latin.

101. GILLES GALLICHAN, *Livre et politique... op. cit.* p. 265.

102. *Catalogue des livres de la Bibliothèque du Conseil législatif*, Québec, 1822, 64 p.

Mais la littérature latine semble être associée à son plaisir de lire. On trouve dans sa bibliothèque les œuvres de Cicéron et d'Horace – ses préférés – mais aussi de Sénèque, Suétone, Virgile, Plaute, Tacite, Térence. Chez ses auteurs grecs, on trouve Hérodote, Plutarque et Sophocle. Il apprécie les auteurs qui offrent une approche morale, comme Lucien de Samosate, un auteur grec du II^e siècle, dont les *Dialogues des morts* (édition de Paris, 1780) rappellent la vanité des ambitions matérielles et la fragilité de la vie humaine. L'inventaire parle en outre d'une collection de « cent quatre-vingt-dix livres classiques » évalués « pour le tout, quatre livres, dix chelings¹⁰³ » sans plus de détails. Il pouvait s'y trouver une sélection de nombreux auteurs anciens et modernes.

La découverte de la littérature ancienne et son voyage en Europe ont peut-être développé en lui le goût de l'apprentissage des langues, car Plessis possède des dictionnaires et des grammaires non seulement de latin et de grec, de français et d'anglais, bien sûr, mais aussi d'allemand, d'espagnol et d'italien. Il est aussi curieux des traductions des Écritures saintes en arabe et dans des langues orientales. C'est ce qu'il découvre en lisant les œuvres de Claudius Buchanan (1766-1815), un missionnaire anglican qui s'est consacré à de telles traductions de la Bible. Il possède en outre le livre de prières en langue iroquoise publié par Joseph Marcoux, à Montréal en 1816. Pourtant, le don des langues ne lui fut jamais donné. Les anecdotes sur son mauvais accent en anglais sont nombreuses et personne n'a pu relever si son accent en latin était meilleur¹⁰⁴.

Les sciences

Les sciences ne sont pas absentes de l'horizon de lecture de l'évêque Plessis. Plus d'une quinzaine de titres anciens et modernes révèlent chez lui une curiosité certaine pour l'univers des sciences. Il s'est procuré la *Géométrie* d'Euclide, mais aussi des ouvrages de mathématiques et d'algèbre, des traités de physique et de mécanique, une chimie de l'air et du feu, un traité de la sphère et quelques titres de médecine et d'astronomie. Si on ajoute les auteurs ayant parlé de la philosophie des sciences comme René Descartes ou Jacques Rohault et Noël Regnault des philosophes et scientifiques du XVII^e siècle, on peut conclure que Plessis considérait que l'ouverture aux sciences devait faire partie de la formation d'un ecclésiastique.

103. *Inventaire des biens... op. cit.*, p. 23.

104. L.-O. DAVID, « Monseigneur Plessis », dans : *Biographies et portraits*, Montréal, Beauchemin & Valois, 1876, p. 94.

La collection de gravures

Plessis n'a pas connu l'ère du daguerréotype ou de la photographie, mais il avait conscience de l'importance de l'image et du portrait. Aucun évêque de Québec avant lui n'a eu droit de son vivant à autant de portraits peints ou gravés¹⁰⁵. Plessis avait assurément le sens de ce qu'on appelle aujourd'hui la publicité et au sein d'un peuple encore peu scolarisé, l'image valait bien des mots. Le pasteur s'est souvent montré à ses ouailles et le portrait gravé pouvait prolonger sa présence au milieu de son troupeau.

Mais outre ses propres portraits, Plessis accordait une attention particulière à l'image en général et son voyage de 1819-1820 lui a permis de voir certaines des plus grandes œuvres religieuses. Même s'il n'avait pas un goût très sûr en art, il aimait les fresques en trompe-l'oeil et les tableaux d'église. En voyage, il a parfois, dit-il dans son *Journal*, résisté à l'envie d'acheter quelques tableaux qui lui plaisaient¹⁰⁶. Mais à d'autres moments, il a largement cédé à la tentation d'acquérir des gravures et des portraits pour la plus grande gloire des serviteurs de l'Église. Il rapporte dans ses bagages le portrait de M^{sr} Guillaume (William) Poynter (1762-1827), ancien préfet des études au Collège de Douai, vicaire apostolique de l'Église romaine en Grande-Bretagne, que Plessis a rencontré à Londres, et un autre portrait de M^{sr} John Douglass (1743-1812), professeur de philosophie qui a oeuvré à faire ajuster le serment d'allégeance royale à la foi des catholiques anglais. Il acquiert aussi des portraits de Fénelon, du pape Pie VII, de John Fisher (1469-1535), cardinal archevêque de Rochester, humaniste et ami d'Érasme, qui s'opposa au divorce d'Henri VIII et qui fut décapité à la Tour de Londres¹⁰⁷ la même année que Thomas More.

L'inventaire après décès détaille d'autres gravures qui font écho à la documentation de sa bibliothèque. Il affiche, dans un cadre doré, un portrait de Cicéron et de deux philosophes non identifiés. Il a le portrait peint à l'huile de M^{sr} Jean-Louis-Anne Madeleine Le Febvre de Cheverus (1768-1836) prêtre émigré de la Révolution, réfugié en Angleterre de 1792 à 1796 et nommé premier évêque de Boston, au Massachusetts en 1796, avant de devenir en 1810 l'évêque de Montauban, dans la région du Tarn. Un autre « grand tableau représentant Pie VI, peint à l'huile » et un autre représentant la sainte Vierge en *Mater amabilis*.

105. Sur cette question voir : LUCILLE ROSS-ROULEAU, *Les versions connues du portrait de Monseigneur Joseph-Octave Plessis (1763-1825) et la conjecture des attributions picturales au début du XIX^e siècle*, Mémoire de maîtrise, Université Concordia, Montréal, 1983, 236 p.

106. J.-O. PLESSIS, *Journal d'un voyage.... op. cit.*, p. 167.

107. *Ibid.*, p. 451.

Il a aussi réuni une galerie des évêques de Québec, avec les portraits de NNSS de Laval, Mornay, Dosquet, de L'Auberivière, Briand, Hubert, sans oublier le sien et quelques portraits de gouverneurs : George Prevost et John Sherbrooke.

Une gravure grand format (un mètre par 30 cm), également encadrée, montre l'intronisation du pape Pie VII. Il a aussi rapporté un portrait du pape en « gravure [dans un] cadre demi doré et vitré » qui accompagne une série de 18 gravures illustrant la vie du pape. On détaille ensuite 17 gravures, montrant diverses vues et monuments de Rome et la tour penchée de Pise, cinq gravures encadrées représentant des scènes de la passion du Christ, huit illustrant des « sujets de piété » et 18 autres gravures avec cadres montrant des costumes italiens. Il possède aussi deux « grands tableaux » peints à l'huile, ayant comme thème le festin d'Hérode, pour l'un, et la parabole des Vierges folles, pour l'autre. Un autre tableau « en demi-lune » représente l'Annonciation¹⁰⁸.

Il a rapporté de voyage des plans des villes de Paris, de Londres et de Rome. Pour bien comprendre la géographie de son vaste diocèse qu'il a honoré de visites pastorales, il conserve une carte du Bas-Canada, imprimée par William Vondenvelden, celles de Joseph Bouchette du Haut et du Bas-Canada, deux cartes marines du golfe Saint-Laurent et d'autres de la Nouvelle-Écosse. Il en possède aussi une de l'Amérique du Nord, avec une mappemonde, et une carte céleste. L'inventaire parle aussi d'un Grand Atlas, d'un globe terrestre et d'une sphère armillaire. Il a aussi laissé une gravure encadrée de l'île grecque de Syra, célèbre à l'époque pour avoir reçu les survivants du massacre des habitants de Chio tués par les occupants turcs et dont Eugène Delacroix fera un de ses plus célèbres tableaux. Le triste sort de la Grèce occupée touchait l'âme romantique de l'époque et réveillait la sympathie pour les peuples opprimés.

Cette nomenclature suffit à démontrer l'intérêt de Plessis pour l'image que l'on expose, l'image capable d'informer, de situer et d'illustrer la figure d'éminents ecclésiastiques ou de personnages connus qui ont été des bienfaiteurs de l'Église. Image aussi qui évoque l'ailleurs, les représentations du monde, les monuments romains, les costumes; image qui enracine la foi et éveille la piété et la communion avec la papauté. On note que Plessis a acquis de nombreux portraits des papes Pie VI et Pie VII, mais que l'évêque, dont le loyalisme britannique se veut exemplaire, n'a rapporté d'Angleterre aucun portrait du roi George III, pourtant décédé pendant qu'il se trouvait en Europe, ni de son frère et successeur George IV.

108. *Inventaire des biens... op. cit.*, p. 34-36, 42, 46, 48-54, 56, 58-59.

Le destin d'une bibliothèque

Que conclure, même provisoirement, de ce survol de la bibliothèque personnelle d'un évêque québécois qui a vécu entre le XVIII^e et le XIX^e siècle ? Deux siècles qui, au chapitre des idées et des sentiments, sont comme deux rives séparées par un torrent de révolutions politiques, économiques, sociales et culturelles. Dans une période agitée, voire tourmentée, à la tête d'une Église dont les assises étaient encore fragiles, M^{gr} Plessis a pu trouver dans ses livres certains points d'ancrage lui permettant de parler avec autorité et de développer des stratégies au service de son Église.

En rassemblant pendant près d'un demi-siècle les éléments de sa bibliothèque, Plessis lui a donné un sens, un peu comme si, en choisissant certains auteurs, en les intégrant à sa pensée, il avait participé à leur œuvre. Sa bibliothèque trace un idéal documentaire qu'il a dédié à la formation de ses séminaristes. Il souhaitait que ses successeurs marchent dans ses pas, comme lui-même avait suivi la trace de son maître, Jean-Olivier Briand, pour que l'Église canadienne survive dans une continuité séculaire. Il a fait de ses lectures une expérience qui a contribué à façonner le pasteur, le diplomate et l'homme politique qu'il fut et il a intégré cette expérience à ses mandements, à ses sermons et à ses lettres¹⁰⁹.

Comme évêque, Plessis a dû servir alternativement Dieu et César, en tentant toujours de sauvegarder la cité de Dieu des empiètements de la politique du Prince. Il a même dû brûler quelques grains d'encens sur l'autel du conquérant au nom de l'autorité et de l'ordre social et pour sauvegarder le fragile espace que le pouvoir britannique concédait à l'Église de Rome. L'histoire de son époque qu'il pouvait découvrir par ses lectures lui fournissait les plus hauts exemples de soumission et de collaboration, même obligée, pour maintenir à flot la barque de l'Église. Il avait compris que dans sa situation, il ne fallait pas résister à l'Empire, mais collaborer aux vues politiques du conquérant pour lui faire concéder les droits essentiels de l'Église. Le pape avait bien payé son concordat avec la France et sauvé momentanément ses États en acceptant une figuration au sacre de Napoléon. Il faut « savoir louvoyer », écrivait Plessis à la fin de sa vie, « en heurtant de front l'autorité, on ne gagne rien¹¹⁰ ». En étant plus roseau que chêne, on peut sans doute mieux survivre aux bourrasques d'un long

109. Dans l'édition qu'il a faite de ses discours, John Hare y a relevé les nombreuses références de l'évêque à des auteurs et à des personnages de son époque. J. HARE [éd.], JOSEPH-OCTAVE PLESSIS, *Les grands discours publics 1794-1815*, op. cit.

110. Cité par J. LAMBERT, loc cit.

hiver colonial. À cet égard, on peut dire que Joseph-Octave Plessis a fait école et inspire encore, sans même qu'ils le sachent, bien des politiciens contemporains.

Avec une solide collection de théologie dogmatique et morale, Plessis s'est donné les bases d'un magistère fidèle à l'enseignement catholique. Par une documentation riche en science liturgique et puisant à la grande et brillante tradition romaine, il a mis en scène les pratiques du culte, le chant sacré, des processions fréquentes pour attirer ses fidèles, imposer leur place dans l'espace public pour que personne ne puisse la remettre en question, ni n'ose le faire¹¹¹. Il a commandé aux imprimeurs Neilson ou Desbarats des rééditions de volumineux ouvrages de chant, de piété et de dévotion qu'il possédait dans sa bibliothèque de façon à les diffuser dans son diocèse avec approbation épiscopale. Il se servait ainsi de la liberté de presse pour créer un lectorat canadien de livres pieux et authentiquement catholiques. Plessis apprenait à se réclamer des « libertés anglaises », à négocier subtilement son sincère loyalisme à la couronne tout en s'appuyant sur l'autorité de Rome. Il manoeuvrait comme un capitaine joue de ses voiles, selon la force et la direction des vents et réussit, sur une mer agitée, à faire avancer son navire.

Les livres lui ont aussi servi à comprendre et à contrer l'influence montante des idées nouvelles, celles annonçant la liberté des peuples, la démocratie, l'affranchissement des consciences et la recherche légitime du bonheur. Au Siècle des Lumières, les Pères de l'Église avaient moins de poids que les philosophes modernes, et brandir l'anathème ou citer un verset vengeur de la Bible n'étaient plus les remèdes indiqués pour infléchir l'esprit des temps nouveaux. Comme il l'avait fait pour le difficile latin de son enfance, Plessis s'est mis à l'étude assidue des grands esprits de la contre-révolution pour bâtir une réplique ferme aux libéraux cultivant un esprit séculier et laïque ou à ceux critiquant « les superstitions papistes ». Il savait ainsi débattre en maniant toute la diplomatie convenue avec les « affranchis », comme avec les « réformés »¹¹².

À cet égard, son voyage en Europe a été un épisode marquant de son épiscopat. Ce long voyage l'a mis en contact direct avec l'Angleterre, son puissant gouvernement et les chefs de sa minorité catholique encore soumise à des lois restrictives. Il a découvert la France de Louis XVIII qui n'était plus celle de Bossuet et de Fénelon et une Italie qui lui rappelait sa formation classique.

111. En Angleterre, à cette époque, le culte catholique était toléré mais on n'en autorisait pas les manifestations publiques. Plessis n'aurait pas voulu perdre ce privilège dans son diocèse et occupait l'espace pour que l'usage protège la pratique.

112. OSÉE SYLVAIN NAN KAMGA, *Les sermons de Joseph-Octave Plessis... op. cit.*, p. 36.

Il y a cueilli une part importante de sa bibliothèque, cédant sans trop de remords à la tentation impunie de la bibliophilie. C'est ce voyage qui lui a permis de rassembler ce qui était peut-être la plus importante bibliothèque personnelle de son époque au Bas-Canada.

Les livres ont fait intimement partie de la vie de cet évêque, grand lecteur par goût et par devoir. Sa bibliothèque témoigne de l'enracinement d'un homme d'Église devenu aussi un parlementaire qui devait maîtriser l'art du compromis et de l'adaptation. Plessis est né dans une société qui était encore celle de la Nouvelle-France et il quitte la scène au moment où le Parti canadien devient le Parti patriote et où s'engagent des revendications constitutionnelles. L'attitude qui fut celle de ses successeurs envers le mouvement d'émancipation coloniale aurait certainement été celle de Plessis. Il était trop convaincu que toute autorité établie est d'essence divine et que la révolte contre le pouvoir, fût-il injuste, mérite le châtement. Pourtant, malgré son aversion des forces démocratiques, il se joint en 1822 à la lutte contre l'union des Canadas, conscient que la manœuvre menaçait autant l'Église que la patrie canadienne. Même s'il ne partageait pas les mêmes lectures ni les mêmes idées que Louis-Joseph Papineau, il accepte de le recommander à ses amis d'Angleterre, de lui prodiguer ses conseils et de le « féliciter de son dévouement à la patrie¹¹³ ».

Le travail de reconstitution et d'analyse de la bibliothèque de Joseph-Octave Plessis n'est pas terminé, mais on aura bientôt, par le détail de ses lectures, une meilleure compréhension de Plessis comme ecclésiastique, homme public et politique. En nous révélant son intimité intellectuelle, sa bibliothèque permet de rejoindre le personnage et la vérité de son être.

Gilles Gallichan

113. Lettre de J.-O. PLESSIS à L.-J. Papineau, 4 janvier 1823, *Rapport de l'Archiviste de la province de Québec pour 1928-1929*, Québec, Redempti Paradis, 1929, p. 165.